Des quartiers chez les Mayas à l'époque classique ?

Éva Lemonnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/13455>
DOI : 10.4000/jsa.13455
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2011
Pagination : 7-50
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Éva Lemonnier, « Des quartiers chez les Mayas à l'époque classique ? », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 97-1 | 2011, mis en ligne le 10 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/13455> ; DOI : 10.4000/jsa.13455

DES QUARTIERS CHEZ LES MAYAS À L'ÉPOQUE CLASSIQUE ?

Éva LEMONNIER *

En dépit de la richesse des données archéologiques, ethnographiques et ethnohistoriques sur la question des quartiers (ou unités définies comme telles) dans les sociétés mayas postclassiques, historiques et contemporaines, pour la période classique, ce type d'unité de regroupement, intermédiaire entre l'habitat élémentaire (la famille étendue) et l'établissement (la communauté), est loin d'être avéré. Depuis trente ans, ce modèle d'organisation sociale, économique et même politique est pourtant évoqué ponctuellement, mais rares sont les travaux qui en ont posé les corollaires archéologiques. L'étude menée à La Joyanca tente de démontrer que cette petite cité classique a pu être structurée en de telles unités et de les caractériser : elle fournit donc des critères d'identification archéologique ainsi qu'une interprétation d'ordre socio-économique des unités de regroupement intermédiaires qui ont pu exister au Classique. [Mots-clés : habitat, unités de regroupement intermédiaires, quartiers, organisation sociale, sociétés mayas classiques.]

Did neighborhoods exist in Classic Maya societies ? In spite of the wealth of archaeological, ethnographical and ethnohistorical data on the topic of neighborhoods (or units defined as such) in the Postclassic, Historic and Modern Maya societies, the existence of this kind of settlement unit, an intermediary category between the household (the extended family) and the settlement (the community), is far from established for the Classic period. This model of social, economic and political organization has been proposed sporadically over the past thirty years. However, few studies have established the archaeological corollaries of such units. Through fieldwork conducted at La Joyanca, we attempt to demonstrate that this small Classic city could have been structured in neighborhoods and to characterize these settlement units. Thus, it presents criteria for the archaeological identification and socio-economic interpretation of such Classic units. [Keywords : settlement units, cluster, neighborhood, social organization, Maya Classic society.]

¿Existían barrios en las sociedades mayas del Clásico ? A pesar de la importancia de los datos arqueológicos, etnohistóricos y etnográficos sobre los barrios, o unidades definidas como tales en las sociedades mayas postclásicas, históricas y contemporáneas,

* Chercheur associé au laboratoire « Archéologie des Amériques », Maison René-Ginouvès (Archéologie et Ethnologie), 21 allée de l'Université, 92023 Nanterre [evalemonnier@hotmail.com].

Journal de la Société des Américanistes, 2011, 97-1, pp. 7-50. © Société des Américanistes.

para el período Clásico, la existencia de este tipo de unidad de agrupamiento, que se ubica entre la unidad habitacional (o sea familiar) y el asentamiento (la comunidad), no está realmente atestiguada. Desde hace treinta años, este modelo de organización social, económica e incluso política ha sido evocado en varias ocasiones. Sin embargo, son pocos los estudios que han planteado los corolarios arqueológicos de tales unidades. Los trabajos llevados a cabo en La Joyanca tienden a demostrar que esta pequeña ciudad del Clásico ha podido ser estructurada con unidades de asentamiento intermedias. Intentan también caracterizarlas de modo que se pretende proporcionar no sólo criterios de identificación arqueológica sino también una interpretación socio-económica de este tipo de unidades que pudo haber existido durante la época clásica. [Palabras claves : unidades de agrupamiento, barrio, organización social, sociedad maya clásica.]

L'archéologie des structures de l'habitat des Basses Terres mayas de l'époque classique (600-900/1000 apr. J.-C.), avec le concours de l'ethnographie, l'ethno-histoire et l'ethnoarchéologie, a pour finalité d'étudier les structures sociales. Elle se fonde, aujourd'hui encore, sur la classification des unités de regroupement proposée par Ashmore (1981b). Cette classification théorique résulte des données de terrain obtenues entre les années 1950 et 1980 par la *settlement pattern archaeology*. De façon résumée, elle comporte deux niveaux d'analyse, ou deux types d'unités de regroupement internes aux établissements, qui correspondent en fait à deux catégories d'unités sociales référencées par les ethnologues et les ethnohistoriens travaillant en zone maya (catégories émiques) : l'unité d'habitation (*household unit*), unité sociale élémentaire, et le *settlement cluster*, unité sociale intermédiaire entre la première et l'établissement (Figure 1).

L'unité d'habitation a largement été documentée à partir des années 1980 par le développement de la *household archaeology* (Wilk et Ashmore 1988). Elle correspond archéologiquement à ce qu'on désigne communément comme le groupe à patio (*patio group*, Ashmore 1981b, p. 49 ; voir Figure 1.b). On considère, sur la base des données archéologiques, ethnographiques et ethnohistoriques, qu'il s'agissait de l'unité élémentaire de production et de consommation (*ibid.*, p. 44 ; Manzanilla 1986 ; Wilk 1991), de transmission des ressources, des propriétés et des droits, de co-résidence et de reproduction (Ashmore et Wilk 1988, pp. 4, 6). Sur le plan économique, il s'agissait donc du groupe d'activités fondamental. Sur le plan social, elle représente la maisonnée ou le groupe domestique (*household*) et abritait une famille étendue (Wiley 1981 ; Ashmore 1981a ; Manzanilla 1986 ; Winter 1986). La morphologie du groupe à patio reflète donc l'évolution spatio-temporelle de la famille (Tourtellot 1983) et l'archéologue peut percevoir la croissance de la maisonnée verticalement et horizontalement : la séquence d'occupation non seulement constitue une véritable généalogie (Haviland 1981, p. 110), mais elle restitue également les modalités d'une expansion spatiale – les rénovations, les constructions successives et la

FIG. 1 – Classification des unités de regroupement dans les sociétés mayas classiques (d'après Ashmore 1981b, pp. 49-51, figures 3.1 à 3.6) ; unités d'habitation (variantes a et b), complexes de composition homogène (c et d) et complexes de composition hétérogène (e, f, f' et f'').

multiplication des édifices (« structures »), dans le patio d'abord, puis dans un patio voisin, permettaient à la famille, nucléaire d'abord, puis élargie, de croître dans le temps et de s'étendre dans l'espace.

Le *cluster*, comportant plusieurs maisonnées, est une concentration d'unités minimales, semblables entre elles ou différentes (Ashmore 1981b, p. 51) : il est donc de composition homogène (*ibid.* ; voir Figures 1.c et 1.d) ou hétérogène (*ibid.* ; voir Figures 1.e et 1.f). Socialement, les *clusters* de composition homogène incluait des familles de rangs plus ou moins équivalents, les *clusters* de composition hétérogène regroupaient des familles de rangs sociaux distincts, perceptibles dans les formes de leur habitat. D'emblée, cette catégorie d'unité a été assimilée, par analogie, aux *barrios* des communautés mayas historiques et contemporaines (Marcus 1983, p. 469 ; Sharer 1998, pp. 456-457). Cela dit, ce qu'énonçait William Fash en 1983 vaut toujours aujourd'hui : pour la zone maya à la période classique, il n'y a pas de consensus clair sur l'universalité des regroupements supérieurs au groupe à patio ou à la famille étendue et, moins encore, sur la façon dont ces regroupements étaient liés les uns aux autres et aux « centres » ou aux cités dont ils faisaient partie (Fash 1983, p. 262).

Depuis trente ans maintenant, les termes de *cluster*, *complex*, *compound*, *suprahousehold division*, *community subdivision*, *multihousehold grouping*, *neighborhood*, *ward*, *district*, *conjunto*, *barrio*, *sector*, *distrito*, et même des noms vernaculaires recensés par l'ethnologie et l'ethnohistoire tels que *china*, *cuchteel*, *chinamit*, sont utilisés par les archéologues pour désigner, plus ou moins indistinctement, les unités de regroupement intermédiaires qu'ils ont repérées sur le terrain. Il règne donc une certaine confusion des termes, des unités déterminées, en bref des niveaux hiérarchiques et analytiques identifiés et utilisés, à quoi s'ajoute un problème d'ordre conceptuel dépendant des modèles culturels mobilisés par les chercheurs pour tenter de rendre compte de la structure et de l'organisation des unités repérées. En fait, les typologies sur l'habitat et, surtout, les modèles d'organisation sociale, économique et politique montrent que cette catégorie a été assez peu travaillée par les archéologues. Peut-être que la difficulté des mayanistes à reconnaître des limites aux établissements et à démontrer leur caractère urbain a longtemps bloqué la recherche sur les unités de regroupement intermédiaires (ci-après URI ou, dans un sens équivalent, « quartiers »).

Ce peu d'intérêt pour les URI peut paraître paradoxal au vu de la richesse des données ethnographiques sur la question et du fait que des quartiers ont bien été identifiés archéologiquement pour les périodes récentes, entre 1400 et 1600 apr. J.-C. dans les Hautes Terres mayas (Hill et Monaghan 1987 ; Arnauld 1993). On dispose aujourd'hui de données nouvelles sur les sociétés mayas classiques qui invitent à se pencher sur le sujet. Certains indices archéologiques (par exemple l'identification des « grandes maisons » et d'édifices « siège du pouvoir », voir Arnauld 2001 ; Michelet et Becquelin 1995) et certaines inscriptions glyphiques, plus ou moins tardives, laissent penser maintenant que le pouvoir pouvait être « partagé » et « négocié » entre le gouvernant et une élite puissante, dont les palais étaient dispersés dans la ville en signe de leur relative autonomie, plutôt que concentrés autour du palais royal (Martin 2000).

Cela n'est pas sans évoquer les sociétés à maisons (Lévi-Strauss 1979), modèle transposé récemment aux sociétés mayas classiques par Gillespie (2000) et, depuis plus longtemps, aux structures sociales postclassiques, qui auraient correspondu à des groupements du type « Maison » plutôt que du type « lignage » au sens anthropologique du terme (Farriss 1984 ; Hill et Monaghan 1987 ; Okoshi s. d. ; Restall 1997). Ce modèle, déduit de données ethnographiques amérindiennes, a pour avantage de rapporter les habitats à la structure sociale et permet d'expliquer les mécanismes d'intégration sociale à l'œuvre dans de grands groupes résidentiels, en ayant recours à des recrutements stratégiques (parents, alliés et clients) pour se reproduire, s'enrichir et perdurer. Il offre des perspectives et des directions de recherche pour les sociétés mayas classiques et pose fondamentalement la question de leurs URI. Mais, pour l'heure, celles-ci continuent de poser deux problèmes majeurs : leur délimitation sur le terrain et leur interprétation socio-économique. D'abord, comment en repérer les limites physiques ? Ensuite, quelle était leur nature ou comment qualifier la population qui les formait et quel était son recrutement ?

Après un bref historique des recherches qui ont fait état de la question des « quartiers » dans les Basses Terres mayas préhispaniques, lequel permettra d'insister sur les caractères d'ordre morphologique et socio-économique de ces unités, nous tenterons, d'une part, de démontrer, par l'étude de ses composantes, que la petite cité classique de La Joyanca (Petén, Guatemala) a pu être organisée en unités de regroupement intermédiaires et, d'autre part, de caractériser lesdites unités dans ce site : cet exemple constitue un cas d'étude particulièrement pertinent du fait que l'établissement urbain a, ici, pu être délimité et circonscrit de façon précise sur le terrain, grâce à sa taille moyenne et à la forte densité des vestiges qu'il présente.

L'étude des URI a plusieurs intérêts : d'abord, celles-ci renvoient à la question de l'organisation interne des établissements et à celle de l'intégration politique de groupes sociaux plus ou moins dispersés. Si plusieurs modèles d'organisation socio-politique ont été proposés sur la base de schémas spatiaux, il faut reconnaître qu'on dispose de peu de données sur celui qui aurait correspondu à la ville organisée en « quartiers » dotés chacun d'un « centre », un modèle « polycentrique » en somme, ou « décentré ». Ensuite, le travail sur la question des « quartiers » fait directement partie de l'étude des processus de formation et de développement des cités mayas classiques et postclassiques. Cela touche donc à deux problématiques traditionnelles de la recherche maya : celle du statut urbain ou non des cités mayas, lesquelles sont souvent contrastées avec les véritables villes denses des Hautes Terres mexicaines et andines préhispaniques (Drennan 1988, pp. 273-274 ; Killion *et al.* 1989, p. 275 ; Arnould 2008 ; Arnould et Michelet 2004 ; Feinman et Nicholas s. d.), et celle de l'effondrement de la fin du Classique (aux IX^e-X^e siècles), si on admet que certaines structures sociales fondamentales, internes aux communautés, de type quartier, ont pu fragiliser, voire renverser,

l'organisation dynastique (Webster *et al.* 2000 ; Manahan 2004). Enfin, travailler sur les URI permet de repenser, dans de meilleurs termes, la question de la parenté en archéologie, soulevée il y a maintenant plus de quarante ans (Haviland 1968). Le sens social de l'unité de regroupement archéologique fait difficulté (Ashmore 1988, p. 156) et dépend en réalité d'une notion confuse de parenté : les « quartiers », ou unités identifiées comme telles par les archéologues, sont généralement interprétés comme des groupes de familles apparentées. Or l'ethnohistoire et l'ethnologie de l'aire maya montrent, d'une part, que la notion de parenté est culturellement toute relative vis-à-vis de la co-résidence – comme dans les sociétés à maisons où tous les membres de chacune d'entre elles, apparentés ou recrutés, ont une identité commune. D'autre part, les quartiers des villages mayas étaient, et sont encore, des unités de formes variées, fondées sur des principes mêlés de parenté, de territorialité, de hiérarchie et liées par des fonctions économiques, politiques, religieuses et/ou sociales (Annereau-Fulbert 2003, p. 12).

LES « QUARTIERS » DANS LES BASSES TERRES MAYAS PRÉHISPANIQUES : UN BILAN

À la suite de Diego de Landa (*in* Tozzer 1941) et des études de Ralph L. Roys (1943, p. 63), Michael Coe (1965) avait proposé que les villes postclassiques du Yucatán étaient segmentées en quatre parties. Son modèle de division quadripartite, qui combine la morphologie des établissements et le système politico-religieux postclassique récent (après 1400 apr. J.-C.), est construit sur des données ethnographiques et ethnohistoriques : la rotation des charges politico-religieuses entre représentants des lignées dominantes de la communauté, étudiée chez les Tzotzil de Zinacantan (Chiapas) par Vogt (1964, 1969), est censée prendre tout son sens quand on observe l'application du calendrier de 365 jours sur des cycles de quatre ans et, plus particulièrement, les rites *uayeb* célébrés à la fin de chaque année solaire tels qu'ils sont relatés par Landa (*in* Tozzer 1941, pp. 135-150). Pour résumer, le rituel lui-même aurait déterminé la forme des villes, impliquant une certaine structuration de l'habitat perçue par les habitants, sinon une véritable planification urbaine visible pour l'archéologue. Les quatre « quartiers » (*quarter, ward, barrio*), associés à une couleur et à un point cardinal propres à l'année que chacun symbolisait, auraient donc matérialisé quatre années successives et ordonné l'alternance des charges au sein de la ville : une alternance annuelle, mais réglée sur un cycle de quatre ans, et qui aurait concerné les quatre *principales* chacun à la tête d'un quartier (*ah cuch cab* et/ou *holpop*). Sur le modèle des *altepexexeloliz* aztèques et de la cité maya tardive de Tayasal (Petén) décrite par les Espagnols, Coe (1965, pp. 107-108) suggère en outre que les quartiers des grandes cités postclassiques comme Mayapán auraient été subdivisés en « sous-quartiers » (*district, ward*). Quartiers et sous-quartiers auraient été des unités

résidentielles et sociales enchâssées, la première ayant été endogame et composée de « patrilignages exogames » hiérarchisés, les familles issues des lignées les plus anciennes détenant le pouvoir (*ibid.*, pp. 106-107, 110). Coe précise que l'endogamie de quartier n'aurait concerné sans doute que les lignées de rang inférieur, les lignées de rangs supérieurs ayant été susceptibles de consolider leur pouvoir par des mariages hors du quartier, avec des conjoints provenant même d'autres cités (*ibid.*, p. 108). Reste évidemment à se demander si ce modèle tardif peut être appliqué à l'époque classique, antérieure de cinq à six siècles au moins : « Je ne vois pas pourquoi un grand centre cérémoniel comme Tikal [...] n'aurait pas pu être divisé [...] en quatre parties, contenant chacune des sous-quartiers endogames » ¹ (*ibid.*, p. 110).

La transposition proposée par Coe de la configuration en quartiers des établissements postclassiques aux établissements classiques repose sur des données très indirectes. À vrai dire, la publication de cet auteur, au milieu des années 1960, était plus une invitation à rechercher des unités de regroupement intermédiaires de type quartier dans les sites classiques qu'une démonstration véritable de leur existence. L'hypothèse d'une division quadripartite des établissements classiques n'a cependant jamais été réfutée : depuis quarante ans, elle est évoquée ponctuellement et elle l'a encore été très récemment pour Ek Balam et Cobá (et peut-être El Naranjal et T'isil) par Mathews et Garber (2004) – lesquels argumentent, par l'ethnohistoire, l'ethnographie et l'archéologie, que la division quadripartite, en tant que métaphore de l'ordre cosmique et du mode de création du monde, est un principe d'organisation fondamental dans les sociétés mayas, présent à tous leurs niveaux (élite et non-élite) et régissant nombre de leurs « constructions » (caches, autels, édifices, sépultures, *milpas*, patios, centres politico-religieux, établissements et régions). Quant à l'existence de subdivisions ou de sous-quartiers, le site classique de Cobá, dans le nord du Quintana Roo, non loin des cités plus tardives observées par Landa, en serait une assez bonne illustration.

Les travaux réalisés à Cobá à la fin des années 1970 représentent, de fait, une étude pionnière en matière de zonation des sites en pays maya et ils marquent l'évolution de la recherche vers l'étude des structures sociales, un courant qui se développa durant toute la décennie suivante (Netting *et al.* 1984 ; Sabloff et Andrews 1986 ; Vogt et Leventhal 1983 ; Wilk et Ashmore 1988 ; Wilk et Rathje 1982). Au moyen d'analyses spatiales, Ellen Kintz (1978, 1983) démontre que se superpose à la configuration concentrique générale de la ville (Folan *et al.* 1979, 2009) un *mosaic pattern* : Cobá aurait été divisé en *barrios* comportant eux-mêmes des subdivisions (Figure 2). L'idée de départ de Kintz a été d'utiliser une composante importante de l'urbanisme de Cobá (mais rare dans les autres sites mayas), une série de chaussées radiales, pour délimiter physiquement et spatialement de possibles quartiers sur le terrain. Correspondant aux espaces situés entre les chaussées, les *barrios* auraient dessiné des zones rayonnantes s'étendant du

FIG. 2 – Plan du *Barrio I* de Cobá, constitué de 20 *clusters* modestes et de 16 *clusters* hiérarchisés, appelés autrement *chinas* ou *neighborhoods* pour les moins peuplés (15-40 personnes avec 5,6 personnes/unité d'habitation), *cuchteelob* ou *wards* pour les plus peuplés (plus de 40 personnes) (d'après Kintz 1983, figure 12.1).

centre vers la périphérie. Sa deuxième décision méthodologique a consisté à utiliser un calcul simple de distances pour segmenter l'espace : les subdivisions des *barrios*, morphologiquement conformes aux *clusters* d'Ashmore, tantôt

hétérogènes, tantôt homogènes, sont séparées les unes des autres par une distance d'au moins 70 m ; elles sont désignées comme *chinas* (ou *neighborhoods*) et *cuchteelob* (ou *wards*) selon l'évaluation démographique que le même auteur en fait. Il existe donc, chez Kintz à Cobá, une véritable approche archéologique sur le terrain de la question des unités de regroupement intermédiaires, incontestablement facilitée par l'existence des chaussées radiales.

Quand on passe à l'interprétation sociale de Kintz, qui a été présentée à nouveau très récemment (Folan *et al.* 2009), il semble bien que la seule institution qui aurait structuré les groupes sociaux des *clusters* ait été la parenté : ils « représentent des familles étendues qui exerçaient des fonctions politiques, sociales et économiques à l'échelle de Cobá, en tant que maisonnées liées entre elles par la consanguinité ou l'affinité » ² (*ibid.*, p. 64). Les liens sociaux entre membres des différents *clusters*, eux, ne sont pas explicités. Kintz tente néanmoins de localiser les résidences de l'élite (à l'intérieur des *clusters* et en dehors) pour y situer les lieux de pouvoir : « les unités dotées d'une architecture voûtée de haut statut, localisées en dehors des *clusters*, servaient probablement à concentrer les activités religieuses ou politiques à l'échelle du *barrio* (Folan 1975), activités qui étaient menées en coordination avec les élites qui vivaient dans les *clusters* hétérogènes, parmi des maisonnées de rangs inférieurs » ³ (Kintz 1983, p. 188). En bref, il faut sans doute comprendre qu'à l'échelle de chaque *barrio* il existait plusieurs lignées dominantes, probablement hiérarchisées entre elles (selon la position de la lignée vis-à-vis de celles du roi et de la société entière), car Kintz stipule que les élites résidant près du centre étaient probablement de statut supérieur à celles qui vivaient loin du centre.

Depuis la monographie de Cobá, plusieurs travaux ont abondé dans le sens d'une structuration des communautés mayas anciennes en quartiers. Aucun n'a cependant poussé aussi loin l'analyse, et ce type d'unité n'a pour ainsi dire jamais fait l'objet d'une problématique de recherche en soi sur le terrain. L'archéologie maya des années 1990 a été axée sur l'agriculture, les moyens de subsistance et l'impact des activités humaines sur l'environnement. L'organisation sociale a, en quelque sorte, été délaissée jusqu'en 2000, date à laquelle la publication de Gillespie sur le modèle des sociétés à maisons marque un retour en force du social. Auparavant, et bien qu'il se soit agi toujours d'études ponctuelles ou isolées, des unités intermédiaires ont toutefois pu être identifiées dans des agglomérations urbaines des Basses Terres du Nord et du Sud aux différentes périodes de l'histoire maya : on peut citer, pour le Préclassique, Cerros (Cliff 1988), pour le Classique, Quiriguá (Ashmore 1988), Copán (Webster *et al.* 2000 ; Sanders 1989 ; Hendon 1991), Tikal (Becker 2003), mais aussi Seibal (Tourtellot 1970), Dzibilchaltún (Kurjack 1974), Lubaantún (Hammond 1975), Chunchucmil (Vlcek *et al.* 1978 ; Hutson *et al.* 2004), Río Azul (Culbert *et al.* 1990b), Sayil (Smyth *et al.* 1995), La Milpa (Estrada Belli et Tourtellot 2000), Calakmul, Palenque et Uxmal (Arnauld 2008), pour le Postclassique, Topoxte, Zacpeten et

Isla Cante dans la région des lacs du Petén (Rice 1988), mais aussi Isla Cilvituk (Alexander 2000) et Santa Rita Corozal (Chase 1986, 1992).

Toutes ces études que l'on peut citer au sujet des unités intermédiaires (quartiers), bien que très inégales dans leur démonstration, montrent d'abord qu'il est possible de les délimiter sur le terrain. Mais ce seul fait n'a pas vraiment retenu l'attention des chercheurs, peut-être à cause des variations dans leur identification. Ensuite, si leurs formes, les termes les désignant et les modèles utilisés pour rendre compte de leur organisation interne varient d'un site à l'autre et d'un chercheur à l'autre, il n'y a guère, au fond, que le seul modèle de la parenté (*kinship model*) qui ait été mobilisé, encore que certains chercheurs introduisent des notions comme celles de « clientèle » (Sanders 1989) ou de « solidarités économiques » (Alexander 2000, 2005 ; Cliff 1988 ; Becker 2003). Quant au principe de co-résidence, selon lequel les gens sont liés (« apparentés » ?) entre eux par le partage d'un même espace habité (Ashmore et Wilk 1988, p. 6), il est souvent avancé dans les cas où on ne peut pas saisir, à partir des données matérielles, la nature des liens sociaux unissant les membres des unités de type quartier. Cela dit, la co-résidence n'a pas été vraiment étudiée sur le terrain, en dépit des multiples études ethnohistoriques et ethnographiques qui montrent la richesse des mécanismes d'intégration sociale qui s'y jouent ⁴.

CARACTÈRES MORPHOLOGIQUES ET SOCIO-ÉCONOMIQUES DES UNITÉS DE REGROUPEMENT INTERMÉDIAIRES : LES DONNÉES

De l'étude des sept cas les plus probants d'établissements dans lesquels ont été délimités des « quartiers » ou des unités de regroupement intermédiaires (URI) reconnues comme telles – Cobá, Cerros, Quiriguá, Copán, Tikal, Zacpeten, Isla Cilvituk (Lemonnier 2009, pp. 16-29, 59-73) – émerge d'abord un problème de terminologie. Ce problème, évoqué en introduction, traduit en fait des difficultés de définition et d'échelle. En bref, d'un site à l'autre, à des catégories de vestiges similaires sont assignées des dénominations distinctes, et inversement. Autrement dit, la quantité de termes utilisés par les chercheurs pour désigner toutes sortes de concentrations spatiales d'unités d'habitation, intermédiaires entre la maison et le site, et la recherche implicite de désignations appropriées reflètent bien les lacunes de l'archéologie sur la question des quartiers (Robin 2003, pp. 330-331 ; Marcus 2004, pp. 273-276) et, en particulier, l'absence de définitions consensuelles. L'attribution de mêmes termes à des catégories de vestiges qui diffèrent dans leurs dimensions et leurs composantes morphologiques, architecturales et sociales révèle plutôt l'existence d'unités différentes d'analyse et de regroupement sur le terrain – donc de plusieurs niveaux d'URI comme l'ont proposé Coe et Kintz. En dépit de ces problèmes et malgré l'inégalité des informations fournies par les chercheurs, il est possible toutefois de dégager quelques grands caractères des URI, ainsi que d'en proposer une typologie et des critères d'identification.

Morphologiquement, l'URI se définit comme une subdivision interne à un établissement donné, consistant en un ensemble d'unités d'habitation, localisé plutôt dans ce qu'on appelle les zones résidentielles d'un site archéologique maya, dans lesquelles il apparaît délimité par des barrières naturelles (topographie, *bajo*) et/ou artificielles (*sache*, « *vacant spaces* »). Par ailleurs, elle occupe une surface relativement importante de l'établissement pris dans sa globalité, puisqu'elle en constitue l'unité de regroupement la plus vaste. L'URI est hiérarchisée de manière interne, c'est-à-dire qu'elle est organisée autour d'une composante dominante, résidence de catégorie supérieure, de type élitaire. Ses composantes sont supposées être contemporaines, ce qui, pour être vérifié, impose un programme de sondages. En outre, il semble, au moins dans quelques établissements, qu'il y ait eu, dans chaque URI, le partage par les habitants d'édifices religieux (Kintz 1983 ; Cliff 1988 ; Hendon 1991 ; Alexander 2000, 2005 ; Becker 2003) et/ou de réservoirs d'eau du type *aguada* (Arnauld 2008 ; Davis-Salazar 2003).

Autre caractère morphologique des URI, seules celles de l'époque classique auraient comporté un niveau d'URI inférieur, à situer entre l'unité d'habitation et le quartier. Ces « sous-URI », ou « complexes » – en référence aux *clusters* d'Ashmore auxquels elles sont parfaitement conformes –, sont des petits regroupements d'unités résidentielles hiérarchisés entre eux. Ils n'existent pas *a priori* dans les sites préclassiques, ni postclassiques. À vrai dire, c'est le seul trait qui paraît différencier les URI classiques de celles des périodes antérieures et postérieures. Car, selon l'étude que nous avons effectuée de notre échantillon de sites de toutes périodes, les superficies des URI, le nombre d'unités d'habitation qu'elles comportent et les densités de leurs structures ne varient guère d'une période à l'autre. Ces paramètres dépendent plutôt des dimensions de l'établissement, de son histoire locale et des configurations spatiales de l'habitat caractéristiques de chaque période. D'un site à l'autre, les quartiers peuvent donc paraître très distincts les uns des autres, très grands ou très petits (de 3 à 400 ha dans notre échantillon), très compacts ou dispersés (de 2 à 64 str./ha). L'absence/présence de complexes, une différence entre URI d'ordre chronologique comme nous l'avons dit, et la hiérarchie interne, caractère morphologique qui est commun à toutes les URI, sont à la base de la typologie que nous proposons. Cette typologie simple à caractère morphologique est inspirée de celle des regroupements, proposée en son temps par Ashmore (1981b). Elle détermine trois types d'URI, tous hiérarchisés, c'est-à-dire comportant un ensemble résidentiel dominant (unité d'habitation ou complexe) et plusieurs unités résidentielles de rangs inférieurs, organisées en groupes à patio ou en complexes (Figure 3).

Sur le plan social, les archéologues qui ont traité ce thème mettent tous au premier plan, à l'exception d'Ashmore, les liens de parenté. En d'autres termes, aucun ne conçoit que la hiérarchie sociale interne à l'URI puisse exprimer d'autres relations que de parenté ou que la co-résidence puisse être indépendante de celle-ci ; si dans une unité d'habitation les membres vivaient à la fois en

1 : Unité de regroupement intermédiaire composée d'une unité d'habitation dominante et de plusieurs unités d'habitation de rangs inférieurs (types e et f d'Ashmore 1981b, figures 3.5 et 3.6)

2 : Unité de regroupement intermédiaire composée d'une unité d'habitation dominante et de complexes aux unités de rangs inférieurs (avec ou sans unités d'habitation et structures individuelles)

3 : Unité de regroupement intermédiaire composée d'un complexe dominant et de plusieurs complexes de rangs inférieurs (avec ou sans unités d'habitation et structures individuelles)

FIG. 3 – Types morphologiques des unités de regroupement intermédiaires (ou « quartiers ») dans les sociétés mayas préhispaniques (figuration théorique et minimale).

co-résidence et en parenté, dans un complexe ou dans un quartier, ces deux liens n'ont rien d'évident. Pour Kintz (1983, p. 188), les *barrios* de Cobá comportaient des « *neighborhood name-group lineages* » (complexes de petites et moyennes dimensions) et des « *wards [...] under the control of headmen residing in the larger households* » (complexes de grandes dimensions). Pour Rice (1988, pp. 241-242),

un *barrio* à Zacpeten ou à Isla Cante aurait correspondu à un « *lineage kin group* ». C'est bien aussi la parenté qui aurait expliqué la cohésion des quartiers de Copán selon Hendon (1991, p. 912) et selon Webster *et al.* (2000, p. 58) : ils qualifient les membres d'un quartier respectivement comme un « *localized, ranked lineage* » et un « *large kinship group* » – ce qui ne s'accorde pas avec la notion de « *maximal lineage* » introduite par Sanders (1989, pp. 102-103) puisqu'il inclut sous ce vocable des relations de type « clientèle », dépassant la stricte parenté.

Sur un plan davantage économique, Alexander (2000, pp. 370-372 ; 2005) et Cliff (1988, p. 221) privilégient le caractère « *corporate* » des *sectors* (ou *wards*) d'Isla Cilvituk et des *neighborhoods* de Cerros. Ces unités, comprenant des familles de rangs sociaux distincts, apparentées ou non, mais unies par la co-résidence et des activités économiques communes, auraient constitué un groupement résidentiel de travail collectif contrôlé par un chef. Les relations sociales auraient donc été fondées davantage sur l'économie, bien que seule la production de nature agricole soit évoquée par Alexander (*ibid.*). Une certaine forme de parenté n'est cependant pas exclue : les familles auraient été reliées entre elles, soit par des liens de « parenté fictive » impliquant des obligations réciproques qui auraient favorisé des relations de dépendance, de subordination, d'exploitation, de protection... (Cliff 1988, pp. 211, 213), soit par une identité commune que sous-tend la notion de « maison » (Alexander 2000, p. 371), entendue comme un grand groupement multi-familial reconnaissant un chef de famille (*ibid.*, p. 370 ; 2005). Dans sa définition du *barrio* à Tikal, Becker (2003, p. 105) combine parenté avec économie : cette unité aurait été formée par un groupe de filiation dont les membres constituaient une « *craft guild* » pratiquant une ou plusieurs formes de spécialisation économique exercée collectivement (en l'occurrence, ici, la production de céramiques polychromes). Signalons au passage qu'à Cobá les unités d'habitation modestes incluses dans les complexes – c'est-à-dire dans les *neighborhoods* ou les *wards* pour Kintz – auraient fonctionné « [...] comme des unités de travail collectif pratiquant une ou plusieurs formes de spécialisation économique » ⁵ (Kintz 1983, p. 188).

Dans l'ordre rituel maintenant, les données archéologiques attestent que, dans les sociétés mayas anciennes, les familles de tous rangs sociaux pratiquaient un culte des ancêtres (McAnany 1995 ; Le Guen 2003). L'identité généalogique a sans doute fait partie de la structure fondamentale des URI. Dans certaines communautés actuelles, il est avéré que les quartiers possèdent chacun leur confrérie religieuse (Breton 1979, p. 169), rendant un culte à un saint qu'on est tenté d'assimiler à un ancêtre du groupe. Les choses sont cependant bien souvent plus compliquées, et considérer le quartier comme l'équivalent d'un « groupe de filiation » pose beaucoup de problèmes. En tant qu'unité élémentaire des sociétés mayas classiques, la famille étendue a certainement pu former, dans le temps et dans l'espace, une petite concentration d'unités d'habitation de type « complexe ». En revanche, on peut douter que, dans une société pré-industrielle

ayant une démographie caractérisée par un taux de reproduction très faible et une mortalité infantile élevée, elle ait eu une croissance suffisante par filiation pour former des quartiers. Même si la consanguinité jouait son rôle dans la cohésion du groupement localisé, les fonctions de ce dernier devaient dépasser celles du groupe de filiation.

L'ethnologie (Breton 1979 ; Mulhare 1996), l'ethnohistoire (Hill et Monaghan 1987) et les études réalisées dans des sites postclassiques des Hautes Terres k'iche', kaqchikel ou pokomam (Fauvet-Berthelot 1986 ; Arnauld 1993) remettent en cause une notion trop étroite de parenté et reconnaissent une certaine primauté aux liens socio-économiques sur les liens familiaux. En majorité, ces travaux s'accordent pour montrer que les groupements intermédiaires localisés étaient, et sont encore, le plus souvent, endogames, ou du moins, correspondent assez bien à des groupes d'inter-mariage. Affinité, parenté symbolique, clientélisme sont des notions utilisées pour décrire les relations unissant les familles aux lignées nobles dominantes. Les quartiers sont d'abord des groupes co-résidentiels localisés, c'est-à-dire regroupant des gens vivant dans un même espace et, de ce fait, travaillant plus ou moins ensemble, certains apparentés, d'autres non, se mariant communément entre eux. En archéologie, il semble préférable, sur le terrain, de se concentrer, avant tout, sur les caractères morphologiques de la co-résidence et de l'hétérogénéité interne aux groupements intermédiaires, plutôt que de recourir d'emblée à des interprétations en termes de parenté généalogique.

En bref, les études archéologiques dont on a effectué le bilan permettent de préciser malgré tout une sorte de modèle assez consensuel, quoique rarement explicité, de ce que l'on entend par unité de regroupement intermédiaire, ou quartier, d'un établissement maya ancien. Les quartiers classiques auraient chacun rassemblé des familles étendues de rangs sociaux inégaux, dont certaines appartenaient peut-être à des groupes de filiation cohérents, toutes impliquées dans des fonctions collectives d'ordre économique sous l'autorité du chef de la famille noble ; la nature des activités économiques, autres qu'agricoles, reste à déterminer, peut-être sur l'exemple du *barrio* de potiers identifié par Becker (2003). Le quartier aurait donc combiné la hiérarchie interne et la solidarité économique (avec, peut-être, parfois une spécialisation des activités), mais aussi probablement un certain degré d'endogamie avec une identité collective liée à des aspects rituels, dont un culte des ancêtres ou de patrons tutélaires. Les données archéologiques matérielles sont particulièrement explicites sur la hiérarchie interne, au point que le modèle peut, à la limite, se résumer en disant qu'un quartier aurait été un groupement co-résidentiel (localisé), lié étroitement à une famille hiérarchiquement supérieure. Plus avant, les données disponibles sont quasiment muettes, par exemple quant au contrôle des familles nobles sur les activités économiques de leurs quartiers et, évidemment, quant aux liens familiaux entre membres des unités d'habitation internes aux quartiers, donc quant au caractère endogame de ces derniers.

Ce modèle étant ainsi grossièrement établi, il s'agit maintenant d'explorer, muni de cet outil, les données archéologiques de terrain d'un cas d'étude récent, développé à La Joyanca, établissement de dimension moyenne qui posait en préalable, de par sa configuration générale, la question des quartiers (Lemonnier 2006, 2009, s. d.a).

LA JOYANCA : CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE, HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT ET DESCRIPTION DES COMPOSANTES

Le site de La Joyanca est localisé dans le nord-ouest des Basses Terres mayas du Petén (Figure 4). Il occupe le troisième rang dans la hiérarchie des sites classés en cinq rangs selon leur degré de complexité (Arnauld *et al.* 2004). Géomorphologiquement, la région du Nord-Ouest du Petén est caractérisée par des plateaux calcaires, de 100 à 300 m d'altitude, alignés NO-SE, séparés entre eux par des cours d'eau, des lacs et des marais. Comme tous les établissements préhispaniques de la région, La Joyanca est implanté sur un de ces plateaux, à 120 m d'altitude (Figure 5). Un second plateau, celui de Tuspán, se situe au sud de celui de La Joyanca. Les deux plateaux forment une unité géographique de 150 km² environ, bien circonscrite par des zones humides. À cette échelle locale, La Joyanca, avec ses 635 structures réparties sur 1,68 km², aurait été le centre « urbain », ou le gros village, d'une petite région rurale composée de hameaux.

Le site montre une séquence d'occupation longue de 1800 ans, de 800 av. à 1000 apr. J.-C. (Forné 2006). Son histoire est marquée par la fondation probable, à la fin du v^e siècle de notre ère, d'une dynastie royale qui aurait gouverné jusque vers 850 et dont les membres vivaient dans le complexe résidentiel le plus important du site, nommé « Guacamaya » (Gámez 2003, 2004 ; Arnauld *et al.* 2004 ; Breuil-Martínez *et al.* s. d.). L'apogée de La Joyanca se situe au Classique récent et au début du Classique terminal, entre 600 et 900. Durant cette période, un centre politico-religieux, la Place Principale, bien caractéristique de la tradition des Basses Terres mayas centrales, a été construit en bord de plateau, ainsi qu'une zone résidentielle s'étendant au nord-ouest, au nord et à l'est de ce centre (Figure 6). La Place Principale (3 ha et 24 structures) avait un caractère monumental du fait des dimensions de la place (100 × 60 m) et de ses édifices qui sont les plus grands du site. Deux temples sur soubassements pyramidaux, de 10-12 m de hauteur, se faisant face sur l'axe est-ouest (str. 6E-12 et 6E-6), et un édifice long, du type « siège du pouvoir » politique (str. 6E-13 ; Arnauld *et al.* 2004, pp. 111-115), lui conféraient un caractère religieux et politique. La zone résidentielle, révisée systématiquement au moyen de deux prospections (Lemonnier 2009, pp. 132-134), couvre 165 ha de superficie et compte 611 structures, organisées autour de patios (155 unités d'habitation) ou non (44 structures « isolées », considérées chacune comme un groupe à patio en formation). Globalement, elle

FIG. 4 – Carte du Nord-Ouest du Petén, Guatemala (Projet Petén Nord-Ouest-La Joyanca, d'après Arnould *et al.* 2004, carte en 2° de cov.).

présente une pente douce descendant du sud vers le nord-est, qui correspond à l'axe de drainage des eaux de pluie, dont l'écoulement par secteurs aboutit cependant à de nombreux marais saisonniers. La zone résidentielle est surtout caractérisée par la présence d'habitats monumentaux dispersés, assez semblables, mais moins développés que Guacamaya.

D'après les données chrono-céramiques (Forné 2006 ; Arnould *et al.* 2004), la période d'occupation maximale s'est située au début du Classique terminal, autour de 850 apr. J.-C., à la charnière des phases Abril 2 (750-850) et Tuspan 1 (850-900). En extrapolant à l'ensemble du site les données chronologiques obtenues des fouilles de 22 unités d'habitation (groupes à patios), on estime qu'à cette période 85 % des unités étaient occupées de manière simultanée (voir les données similaires obtenues sur d'autres sites : Culbert *et al.* 1990a, p. 115 ; Webster et Freter 1990, p. 47). Les données chrono-céramiques ont aussi permis de restituer la dynamique spatio-temporelle (entre 600 et 900) de la zone résidentielle en formation (Forné 2006, pp. 226-232, 240-242) : après le développement du complexe Guacamaya qui semble bien avoir été pionnier, l'extension s'est faite en phase Abril 1 (600-750) vers le nord (habitats dénommés Venado, Tepescuintle, Ardilla et Gavilán, distants de 200 à 400 m de la Place Principale),

FIG. 5 – Carte de la micro-région de La Joyanca (Projet Petén Nord-Ouest-La Joyanca, d'après Arnould *et al.* 2004, p. 43).

en Abril 2 vers le nord-ouest (Armadillo et Loro Real, entre 350 et 600 m) et, finalement, en Tusan 1 vers l'extrême nord-est (Saraguat à 800 m ; Pisote n'a pas pu être daté). Cette dynamique de peuplement paraît confirmée par la localisation des habitats du Classique ancien dans la partie méridionale du site ; dans la partie nord, les sondages réalisés dans les espaces extérieurs ont livré du matériel céramique daté essentiellement du Classique récent-terminal (Mélanie Forné communication personnelle 2007).

La zone résidentielle de La Joyanca se caractérise donc par la dispersion d'habitats monumentaux, entre lesquels on observe des habitats plus petits. Les morphologies contrastées entre ces deux grandes catégories d'habitats reflètent une nette hiérarchie sociale à l'intérieur de La Joyanca, avec, d'un côté, des unités d'habitation élitaires totalisant 25 % des structures de la zone résidentielle (la plupart à voûte maçonnée) et, de l'autre, des unités d'habitation modestes (75 %). Ces deux catégories d'habitats sont considérées comme les deux composantes résidentielles de La Joyanca. En ne comptant que les unités d'habitation contemporaines (85 % de la totalité) et en déduisant les superficies des secteurs impropres à l'installation de maisons ou restés inoccupés à l'époque

FIG. 6 – Plan du site de La Joyanca au Classique récent-terminal, Petén Nord-Ouest, Guatemala.

classique, c'est-à-dire les affleurements rocheux (2 ha), les marais saisonniers (29 ha) et les « zones vides », ou secteurs dépourvus de vestiges visibles en surface (17 ha), la zone résidentielle de La Joyanca présente une densité de 1,4 unités d'habitation contemporaines à l'hectare (85 % des 155 unités d'habitation et 85 % des 44 structures isolées dans 117 ha) – ou de 4,2 structures contemporaines à l'hectare (80 % des 611 structures, Place Principale exclue).

Compte tenu de leurs superficies et de leur localisation, les marais saisonniers du plateau (*bajos de alto*) et les zones vides ont été considérés comme les deux composantes environnementales majeures de la zone résidentielle de La Joyanca (Figure 7). Les premiers, orientés *grosso modo* sud-nord (29 ha au total), sont d'anciens chenaux dont l'essentiel du remplissage résulte de l'occupation du site à partir de 600 apr. J.-C. (Carozza in Métaillé *et al.* 2003). Outre leur possible potentiel agricole (réserves d'eau, aires de cultures), ces dépressions, inondées en saison des pluies, formaient des barrières naturelles et peut-être des limites entre groupements de maisons : elles circonscrivent effectivement des zones au sein desquelles il existe un seul habitat monumental et plusieurs habitats modestes. Les zones vides (17 ha environ) sont planes, sans affleurement rocheux et assez élevées, donc parfaitement habitables. Elles présentent cependant deux traits qui suggèrent qu'elles ont été utilisées plutôt à des fins agricoles : des sols épais et riches en matières organiques et des superficies d'un à plusieurs hectares, supérieures aux espaces séparant les unités d'habitation. De plus, comme à Sayil (Smyth *et al.* 1995) ou à Lubaantún (Hammond 1975), elles sont disséminées dans la zone résidentielle, plus particulièrement près des habitats monumentaux. Bien que ces zones vides, découvertes en fin de prospections, n'aient pu être sondées pour vérifier qu'elles étaient bien inoccupées (Johnston 1993) et peut-être cultivées, leur répartition spatiale, et notamment leur contiguïté avec les habitats monumentaux, suggèrent que les occupants de ces derniers auraient pu exploiter ces surfaces qui s'étendaient dans leur environnement immédiat et qui auraient été laissées volontairement libres de constructions maçonnées.

LA JOYANCA : L'IDENTIFICATION DES COMPLEXES

Les onze habitats monumentaux, dispersés dans la zone résidentielle de La Joyanca, comportent chacun au moins un quadrilatère, c'est-à-dire un grand ensemble de bâtiments entièrement maçonnés de pierres taillées, fermant, sur ses quatre côtés, un grand patio de superficie supérieure à 1000 m². Pour sept d'entre eux (dénommés Venado, Loro Real, Cojolita, Oropéndula, Ardilla, Tepescuintle et Guacamaya), le quadrilatère est associé à d'autres groupes à patio, de dimensions inférieures. Les quatre autres habitats monumentaux, à « patio unique » (c'est-à-dire constitués seulement d'un quadrilatère : 4D-40-43, Armadillo, Saraguata et Pisote), sont moins développés car plus récents, selon les données chrono-céramiques obtenues pour deux d'entre eux, la modélisation spatiale et chronologique du peuplement de La Joyanca et les résultats des fouilles de Guacamaya qui indiquent que le complexe s'étendait dans l'espace et dans le temps par addition de groupes à patio (Breuil-Martínez *et al.* 2004, p. 80). Les habitats monumentaux de La Joyanca sont donc majoritairement conformes aux complexes définis précédemment. Quant aux habitats modestes, situés entre les

FIG. 7 – Les espaces « vides » et les marais saisonniers de la zone résidentielle de La Joyanca, Classique récent-terminal.

complexes monumentaux, ils sont constitués de monticules relativement petits et bas (structures non voûtées), organisés en patios de dimensions nettement inférieures à ceux des complexes monumentaux. Les fouilles exploratoires réalisées dans cinq de ces derniers (au total 17 tranchées et 39 sondages), dont Guacamaya (11 et 10 ; Breuil-Martínez *et al.* 2004) et Venado (2 et 6 ; Arredondo 2001, 2002), ainsi que la fouille complète de l'unité d'habitation modeste appelée Gavilán (Lemonnier 2009, chapitre 5), ont confirmé qu'il s'agissait bien, d'un côté, de palais voûtés habités, de l'autre, de maisons beaucoup plus simples, en partie faites de matériaux périssables.

Les habitats modestes forment aussi, du fait de la présence des marais saisonniers qui les séparent, plusieurs concentrations. Mais, contrairement aux habitats monumentaux qui apparaissent clairement délimités dans l'espace, ces concentrations sont moins évidentes visuellement, car moins compactes et dotées d'une quantité d'unités élémentaires plus variable. Nous avons donc eu recours à une analyse des distances, fondée sur le principe de co-résidence. Bien documentée pour l'aire maya de toutes les périodes (Flannery 1976 ; Breton 1979 ; Hayden et Cannon 1982 ; Wilk et Ashmore 1988), la co-résidence permet de postuler que les distances spatiales séparant les unités d'habitation reflètent des distances sociales, mesurant le degré d'interaction entre maisonnées (Kintz 1983 ; Tourtellot 1988 ; Peterson et Drennan 2005). Appliquée aux unités d'habitation modestes de La Joyanca, cette analyse des distances a révélé que toutes, ou presque (99 %), ont leur plus proche voisin à moins de 60 m. Autrement dit, chaque unité d'habitation a toujours, dans un périmètre de 60 m maximum, au moins une autre unité, de catégorie similaire. Considérant que cette régularité dans les espacements entre unités a une forte signification sociale et que les 60 m correspondent à la distance maximale séparant deux unités voisines, nous avons distingué 28 complexes, en reliant chaque unité à sa voisine distante de moins de 60 m (Figure 8). Chaque complexe est donc constitué d'unités d'habitation distantes de leur(s) voisine(s) de moins de 60 m. Une même analyse des distances appliquée cette fois-ci aux unités d'habitation des complexes monumentaux confirme que ces derniers sont plus compacts, puisque la distance maximale séparant deux unités voisines à l'intérieur d'un même complexe est de 50 m.

En résumé, un premier niveau d'unités de regroupement intermédiaires a pu être déterminé à La Joyanca à partir de données morphologiques et spatiales de l'habitat. Ces complexes se distinguent toutefois les uns des autres par les caractéristiques de leurs composantes résidentielles. Quatre classes ont été définies selon la forme, les dimensions, le degré de regroupement et la quantité de leurs unités d'habitation. Les onze complexes monumentaux représentent les Classes I et II : ce sont de grands groupements compacts, hiérarchisés de manière interne et pourvus de longues et hautes structures formant plusieurs unités d'habitation aux dimensions monumentales. Les 28 complexes des Classes III et IV sont des concentrations, assez étendues mais plus lâches, d'unités d'habitation plus petites, relativement semblables les unes aux autres et de construction moins élaborée ; les critères de différenciation entre les complexes des Classes III-IV se résument au nombre d'unités qu'ils comportent (voir tableau ci-dessous).

	Attribution	Superficie du quadrilatère (m ²)	Nombre de structures	Nombre de groupes à patio	Nombre d'unités d'habitation *
Complexe de Classe I	Guacamaya	> 1500	30	5	5
Complexe de Classe II	autres habitats monumentaux	1000 < × < 1500	4-27	1-5	1-5
Complexe de Classe III	A habitats modestes	petit patio : < 500	31-45	8-15	11-19
	B		8-26	2-7	2-10
Complexe de Classe IV			2-5	0-1	0-3

Typologie des complexes de La Joyanca et leur composition en structures, groupes à patio et unités d'habitation (* groupes à patio + structures « isolées »).

Cette classification des composantes résidentielles de La Joyanca par complexes a une dimension sociale plus grande qu'une classification par types de maisons (Arnauld *et al.* 2004, p. 44) : elle permet d'identifier d'hypothétiques groupes sociaux, tout en aidant à discerner leurs dynamiques démographique, chronologique et socio-économique. Les fouilles ont, en effet, indiqué que les complexes monumentaux présentent des séquences chronologiques longues (occupations antérieures datées du Préclassique ou du Classique ancien) et que la construction de leurs unités s'est échelonnée dans le temps, durant toute la période classique. Les unités des complexes des Classes III-IV auraient connu des occupations de plus courte durée ; dans les quatre unités d'habitation fouillées par décapage extensif ou par sondages, aucune étape d'occupation antérieure au Classique récent n'a été identifiée. Autrement dit, il existerait une certaine antériorité des complexes monumentaux sur les petites unités (voire sur les complexes des Classes III-IV correspondants). Et, parmi les premiers, ceux dotés de plusieurs patios sont plus anciens que ceux à patio unique ; de même, parmi les complexes de catégories inférieures, ceux de Classe IIIA auraient été fondés avant ceux des Classes IIIB et IV (Lemonnier et Arnauld 2008). Ces indications chronologiques sont cohérentes avec les données spatiales et la dynamique de peuplement évoquée précédemment : les complexes des Classes I-II à patios multiples et les complexes de Classe IIIA se trouvent dans la partie sud du site, la plus anciennement occupée ; les complexes de Classe II à patio unique et les complexes de Classe IIIB sont situés dans la partie nord du site, la plus tardivement peuplée. Les types de complexes de La Joyanca ne seraient donc pas seulement morphologiques, mais aussi « génériques », reflétant la croissance démographique du groupe.

FIG. 8 – Les complexes de La Joyanca, Classique récent-terminal : complexes des Classes I-II (habitats monumentaux représentés par les ensembles de carrés noirs) ; complexes de Classe IIIA (en gris clair) ; complexes de Classe IIIB (en gris foncé) ; complexes de Classe IV (en gris très foncé).

LA JOYANCA : L'IDENTIFICATION DES GRANDES UNITÉS DE GROUPEMENT INTERMÉDIAIRES

Les complexes monumentaux sont localisés à des distances variant de 200 à 1000 m de la Place Principale, ce qui est beaucoup à l'échelle de l'établissement qu'était La Joyanca. D'après d'autres cas d'étude, à Sayil (Smyth *et al.* 1995), à La Milpa (Estrada Belli et Tourtellot 2000), à Copán (Fash 2005 ; Webster 2005) ou encore à Río Bec (Arnould *et al.* s. d. ; Nondédéo *et al.* s. d.) par exemple, il faut considérer cette dispersion comme l'indice d'une certaine autonomie des groupes sociaux correspondants. À La Joyanca, pour les plus anciens d'entre eux (Guacamaya, Cojolita, Venado), leur implantation fut sans doute dictée par la topographie et le *cibal*, qui est la meilleure ressource en eau, située au pied du plateau. Pour les autres groupes sociaux, les marais saisonniers et les zones vides, en tant que limites et domaines fonciers, semblent avoir été tout autant déterminants. L'hypothèse de groupes sociaux relativement autonomes est confortée par la répartition spatiale assez régulière de leurs résidences : bien que la construction des complexes monumentaux se soit échelonnée dans le temps à partir de 600 apr. J.-C. (Forné 2005, pp. 225, 239-240 ; 2006, p. 226), elle s'est faite en respectant des intervalles assez réguliers de 150-200 m entre eux. Quant à l'implantation des unités d'habitations modestes, elle semble avoir été déterminée par la proximité des complexes monumentaux : les complexes de Classe III ou IV sont séparés les uns des autres par au moins 60 m (89 m en moyenne) ; en revanche, ils se trouvent chacun à 30 m en moyenne du complexe de Classe I ou II le plus proche. Ces relations spatiales suggèrent une concentration des complexes modestes autour des résidences élitaires, dans la mesure où chacun est toujours plus proche d'un complexe monumental que de son plus proche voisin de même rang.

Le modèle d'organisation concentrique de Landa (Tozzer 1941, pp. 62-63), issu de sa description des villes du xvi^e siècle selon laquelle les habitats étaient répartis, du centre vers la périphérie, selon le rang social des habitants, ne s'applique donc pas à La Joyanca au Classique récent-terminal. Rien *a priori* n'empêchait pourtant de construire les complexes monumentaux autour de la Place Principale, dans les espaces occupés par les complexes de classes inférieures ou laissés libres de construction. La topographie des lieux autour du centre ne s'y oppose pas vraiment : les complexes monumentaux auraient seulement été à des hauteurs différentes et probablement de construction plus compacte, formant un réseau plus serré. Les unités d'habitation de rangs modestes auraient été implantées au-delà, vers le nord, peut-être de manière plus régulière en l'absence des grandes zones vides contiguës aux complexes monumentaux – encore que la présence des *bajos* aurait sans doute impliqué la formation de concentrations.

Quoi qu'il en soit, ce modèle concentrique n'a pas été appliqué et la configuration de La Joyanca est, à l'inverse, « polycentrique », avec une structure spatiale

« éclatée » et une distribution « intercalée » de ses quatre composantes (Figure 9) : à chaque complexe résidentiel élitare (Classe I ou II), situé plus ou moins loin de la Place Principale dans la zone résidentielle, correspond spatialement un ensemble (ou, si l'on préfère, un paysage) comportant au moins un complexe résidentiel modeste (Classes III-IV), un marais saisonnier et un terrain plat vierge de constructions, tous deux cultivables et limitrophes. L'association spatiale de ces quatre composantes, la hiérarchie sociale existant entre les deux composantes résidentielles (complexes des Classes I-II et complexes des Classes III-IV) ainsi que la présence de limites formées par les deux composantes environnementales du site (marais et espaces vides) permettent de définir un deuxième niveau d'unités de regroupement intermédiaires (URI), qui sont conformes aux « quartiers » tels qu'ils ont été définis ci-dessus, sur la base des travaux antérieurs ayant traité du sujet. Chaque URI (de type c dans la typologie présentée en Figure 3 : concentration de complexes mineurs autour d'un complexe de catégorie supérieure) est délimitée par des marais saisonniers et des espaces vides cultivables et composée d'un seul complexe monumental auquel sont associés spatialement les complexes des Classes III-IV les plus proches (Figure 10) ⁶.

Les plus grandes URI, ou les plus peuplées, correspondent aux complexes monumentaux les plus élaborés, les plus proches de la Place Principale et les plus anciens, Guacamaya, Tepescuintle, Venado et Ardilla : ils contiennent les complexes de Classe IIIA, tandis que les complexes de Classe IIIB sont associés aux complexes monumentaux à quadrilatère unique situés en périphérie, construits plus tardivement (d'après leur datation par sondages, leur morphologie et leur localisation). Par plusieurs traits, Guacamaya se démarque tout de même des trois autres complexes monumentaux les plus anciens : un volume construit plus grand (Classe I *versus* Classe II), la proximité du *cibal*, donc de la ressource en eau permanente, une situation privilégiée par rapport à la Place Principale (à moins de 200 m à l'est et dans son axe central ouest-est marqué par une grande allée d'entrée) et une URI de dimensions supérieures aux autres puisqu'elle est associée au plus grand complexe d'unités modestes de Classe IIIA. De plus, le groupe social correspondant jouissait d'un accès direct aux terres du sud-est du plateau hors de l'agglomération, en plus de disposer de cinq hectares « vides » à l'intérieur de celle-ci (sur les modes de délimitation de l'établissement de La Joyanca par plusieurs types de prospections, voir Lemonnier et Michelet 2004). Cette supériorité au niveau de l'habitat et de son contexte immédiat, qui vient confirmer en quelque sorte le statut supérieur de ce groupe à l'époque classique, est cependant relative : les URI de Venado et de Tepescuintle étaient presque autant peuplées, à en juger par le nombre d'unités d'habitation et de structures qu'elles regroupent, ce qui signifie que les familles nobles correspondantes représentaient vraisemblablement des groupes sociaux rivaux (voir Arnould *et al.* 2004, pp. 52, 123-124 ; Lemonnier s. d. b). L'URI de Guacamaya comporte 29 unités d'habitation (84 structures), tandis que celles de Tepescuintle et de Venado en contiennent

FIG. 9 – Représentation schématique des quatre composantes de la zone résidentielle de La Joyanca, Classique récent-terminal.

respectivement 27 (78 structures) et 18 (74 structures) ; les huit autres URI de La Joyanca comptent de 6 à 20 unités d'habitation chacune (22 à 58 structures). Cependant, ces données quantitatives ne sont valables qu'après une rectification à la baisse d'au moins 15 %, compte tenu du fait que chaque complexe a dû comporter une proportion d'unités abandonnées de cet ordre de grandeur. Malgré cette légère imprécision, le nombre d'unités d'habitation incluses dans les URI est une donnée qui, ajoutée à leur composition (les types de complexes) et à leurs relations spatiales (vis-à-vis de la Place Principale et entre eux), permet d'aborder leur dimension sociale.

FIG. 10 – Les 11 unités de regroupement intermédiaires (de niveau supérieur) à La Joyanca, Classique récent-terminal. La délimitation de celles de Loro Real et de Tepescuintle respecte la topographie.

LA JOYANCA : TENTATIVE D’INTERPRÉTATION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES URI

Compte tenu des composantes résidentielles de chaque URI et de leur hiérarchie interne, chacune aurait constitué un groupe social de co-résidence composé d’une famille de rang supérieur et de plusieurs familles de rangs inférieurs. À l’échelle de l’agglomération, chaque famille de rangs supérieurs aurait été une lignée « noble » (ou une maison ; Gillespie 2000), plus ou moins autonome

vis-à-vis de la famille royale occupant le complexe Guacamaya. La séquence de formation de la zone résidentielle de La Joyanca (en particulier l'existence de groupes sociaux puissants dès le Classique ancien) suggère en effet que la dispersion spatiale des complexes monumentaux résulte de la croissance *in situ* de groupes sociaux locaux, plutôt que de la fission lignagère de la famille royale (voir Arnould *et al.* 2004, pp. 46, 52 ; Lemonnier et Arnould 2008). Admettons cependant que les corollaires matériels de l'une plutôt que de l'autre hypothèse sont encore mal maîtrisés (en termes de dispersion/concentration des habitats respectifs et de séquences de construction). Caractère peut-être plus pertinent, chacune de ces différentes familles de l'élite locale aurait été un facteur d'attraction des populations rurales, ayant organisé le peuplement de La Joyanca et déterminé la formation des complexes des Classes III-IV et des URI. À ce sujet, outre la configuration spatiale de la zone résidentielle du site, on ne dispose véritablement que de quelques données environnementales, palynologiques surtout. Ces dernières témoignent d'une déprise agricole au voisinage du lac Tuspán datant du début de l'apogée de La Joyanca (vers 550-600 apr. J.-C.). Elle a été interprétée dans le sens d'« un transfert de population des plateaux vers La Joyanca » (Galop *et al.* 2004, pp. 64, 70-71). Cette hypothèse d'une immigration au milieu du Classique paraît cohérente avec toutes les données chronologiques et spatiales dont on dispose pour La Joyanca (voir Lemonnier et Arnould 2008). Cela dit, elle mérite plus de travail, en particulier la datation précise d'un échantillon représentatif d'unités d'habitation minimales dans tous les complexes des Classes III et IV et sur le plateau Tuspán.

À l'échelle de chaque URI, les données archéologiques disponibles ne permettent pas de caractériser les liens qui unissaient les familles de rangs inférieurs aux familles dominantes, ni même entre elles. Une organisation lignagère est toujours envisageable, encore faudrait-il pouvoir modéliser une croissance locale, par descendance et par mariage, de la famille noble et des familles des complexes des Classes III-IV sur une durée de 300 ans, entre 600 et 900. Outre un résultat négatif pour une telle modélisation, le seul contre-argument à opposer à ce type de dynamique serait la preuve (par la chronologie) d'une immigration massive venue de l'extérieur de l'agglomération. Pour l'heure, les quatre petites unités d'habitation fouillées par sondages et décapages, qui ont fourni une date de fondation postérieure à 600 apr. J.-C. (Forné 2006, pp. 269-270, 293, tableau 55), ne représentent pas un échantillon significatif prouvant l'hypothèse de l'immigration. Les habitats précoces du Classique ancien, apparemment limités à la partie méridionale du site, nous sont peu connus. Bien que ces données permettent d'amorcer un début de validation de l'hypothèse, il faudrait envisager de nouvelles fouilles avec un programme de sondages systématiques dans les URI de La Joyanca pour appréhender plus finement leur dynamique de formation. Provisoirement, les raisons pour lesquelles nous rejetons *a priori* le modèle de la stricte croissance locale intérieure peuvent se résumer ainsi : 1) en contexte

pré-industriel, la croissance démographique naturelle ne semble pas pouvoir rendre compte de l'extension de la zone résidentielle de La Joyanca à son apogée telle que nous l'appréhendons ; 2) la filiation bilinéaire opérant au Classique dans les familles de rangs supérieurs (Gillespie 2000, pp. 470-473 ; Marcus 1983, pp. 470-471 ; un caractère cependant beaucoup mieux connu pour la société maya tardive) aurait favorisé un recrutement d'immigrants par mariages, ce qui aurait fourni la main d'œuvre indispensable aux travaux agricoles et surtout à la construction, à partir de 600 apr. J.-C., des édifices monumentaux.

Par le biais de cette argumentation nécessairement indirecte, on est conduit à considérer qu'à La Joyanca, les familles de rangs inférieurs vivant dans chaque URI se trouvaient dans une relation de subordination vis-à-vis de la famille noble locale, certaines d'entre elles lui étant apparentées par filiation ou par affinité. On admet que l'évaluation de l'endogamie à l'intérieur des URI représente pour l'archéologue un défi encore insurmontable, même si quelques calculs démographiques peuvent en poser d'utiles préliminaires (Lemonnier 2009, p. 200). Mais La Joyanca ne devait guère dépasser les 1500 habitants à son apogée, soit une moyenne de 100-150 individus par URI, ce qui semble insuffisant pour une unité vraiment endogame. À titre de comparaison, signalons ici que le *barrio* I de Cobá, deux fois plus grand que La Joyanca même (350 ha contre 168 ha), comporte proportionnellement un nombre équivalent de structures et d'unités d'habitation (respectivement 1299 et 351, contre 611 et 155 + 44 à La Joyanca). Quiriguá, de superficie deux fois supérieure à La Joyanca (300 ha), comptait *a priori* un nombre semblable de *barrios* (10) et de structures (600 str. formant 128 unités d'habitation). Isla Cilvituk (50 ha) présente aussi dix *sectors*, mais ils apparaissent deux fois moins peuplés (300 structures au total). Ces données comparatives, et leur remarquable cohérence d'un site à l'autre, tendent à confirmer l'existence des URI de La Joyanca et leurs dimensions sociales et démographiques.

Sur le plan rituel, il est vraisemblable que la lignée noble, ou la Maison, conférait une identité commune à tous les membres de l'URI (au Postclassique, elle leur donnait son nom). Les familles modestes qui ne lui étaient pas apparentées directement étaient peut-être considérées comme liées à la famille noble, en vertu d'une parenté symbolique ou fictive. Dans le patio sud de Guacamaya, réservé au culte des ancêtres de la famille royale (Gámez 2003, pp. 51-69 ; Arnauld *et al.* 2004, pp. 46-48, 122), il est possible que les habitants des complexes associés des Classes III-IV aient été autorisés à pratiquer des rituels. Une telle pratique expliquerait pourquoi nous avons trouvé, lors de nos décapages de la petite unité d'habitation Gavilán (située non loin de Guacamaya), la structure rituelle et l'espace funéraire associé abandonnés pendant ses deux dernières étapes d'occupation, au moment de l'apogée de Gavilán et de Guacamaya. Antérieurement, la plus ancienne sépulture de Gavilán fouillée dans l'espace funéraire (près du patio) a fourni un bol polychrome de grande qualité, type

mataculebra. Cet artefact peut surprendre dans une unité d'habitation tout à fait minimale à l'époque. Il serait possible de recenser systématiquement ce type d'associations rares dans les contextes rituels des unités d'habitation classiques, de façon à vérifier si elles peuvent refléter des relations spécifiques, temporelles et spatiales, dans le cadre de groupements de co-résidence (Forné 2006, pp. 82-83). Ce sont là toutefois des arguments limités, qui ouvrent néanmoins des pistes de recherche.

Sur le plan économique, les membres des URI étaient vraisemblablement impliqués dans des activités collectives contrôlées par le chef de la famille noble, la co-résidence favorisant la création de groupes de travail (Wilk 1991). La base économique des URI était essentiellement agricole, si l'on considère que toute unité d'habitation dans les Basses Terres mayas classiques constituait en soi une unité d'exploitation agricole (Wilk et Ashmore 1988 ; Dunning 1992 ; Robin 2002) et que les familles vivant dans les complexes des Classes III-IV devaient être subordonnées aux habitants des complexes monumentaux. Sur les terrains vides cultivables associés à chaque URI, des cultures étaient possibles, parallèlement à l'agriculture pratiquée sur des champs situés en dehors de La Joyanca, sur le plateau (selon le système mixte *infield/outfield*, aujourd'hui admis par ceux qui travaillent sur le sujet dans les Basses Terres mayas classiques ; Lemonnier 2009, pp. 30-31). Deux arguments archéologiques plaident en faveur de l'existence d'une structure foncière sous-jacente assez contraignante dans la zone résidentielle de La Joyanca : la régularité des espacements et l'orientation de presque toutes les structures à 15-20°. Ce sont là des données importantes à mettre en rapport avec d'anciens parcellaires agricoles plus ou moins orthogonaux, identifiés récemment à Río Bec (Vannière *et al.* 2006 ; Lemonnier et Vannière 2007, s. d.).

Par conséquent, une URI à La Joyanca aurait été une unité sociale et économique intermédiaire, comportant plusieurs groupes de filiation de rangs sociaux inégaux vivant en co-résidence sur un espace restreint, délimité par des espaces d'usage agricole et des marais naturels (aussi cultivables au moins sur leurs marges), sous l'autorité d'une famille dominante, à laquelle certaines familles de rang inférieur auraient été apparentées. Elle aurait été dotée de probables fonctions collectives et marquée par des solidarités économiques ainsi que par une probable identité commune. Son caractère de groupe d'inter-mariage demeure le plus difficile à cerner au moyen de données archéologiques.

CONCLUSION

L'analyse du cas de La Joyanca proposée ici est une contribution à l'étude des « quartiers » mayas classiques, leur identification et leur interprétation, utile également à l'échelle mésoaméricaine (voir Lemonnier s. d.a). Les URI

de cet établissement classique bien circonscrit permettent de cerner les corollaires matériels des quartiers sur les plans tant morphologique que socio-économique, ce qui tend à confirmer leur caractère opératoire. Évidemment, beaucoup de travail reste à faire pour valider ces critères. Après avoir renoncé à prendre la structure pour unité de recherche en faveur du groupe à patio (ou maisonnée ; Ashmore 1981b), c'est maintenant ce dernier qu'il faut dépasser pour fouiller une URI entière. Les critères d'identification, rappelons-le ici, sont : des frontières naturelles ou culturelles, une hiérarchie interne, au moins une structure rituelle partagée et, d'après l'exemple de La Joyanca, un domaine agricole associé spatialement à la résidence élitaires. Par contre, les réservoirs d'eau (*aguadas*) semblent avoir été partagés, à La Joyanca, par les membres des complexes plutôt que par ceux des URI – ce qui était *a priori* aussi le cas à Cobá (Kintz 1981). Selon leur répartition spatiale et leur capacité de stockage, les réservoirs permettraient donc d'identifier des complexes dans certains cas, des URI dans d'autres, comme à Tikal (Scarborough 1996, p. 313) et à Copán (Davis-Salazar 2003, pp. 293-295).

Autre caractère des URI, celles de l'époque classique auraient comporté des complexes, premier niveau d'unités de regroupement intermédiaires identifiées à La Joyanca, consistant en une concentration d'habitats élémentaires. Ce type d'unités, sous réserve de vérification, semble être une caractéristique du Classique ; leur présence peut refléter le fait que les groupements familiaux seraient restés plus stables et cohérents, donc plus fortement nucléés en co-résidence au Classique que dans les périodes antérieures et postérieures. Comme ceux de Tikal, de Copán ou de Cobá, les complexes de La Joyanca sont, les uns de composition hétérogène (complexes hiérarchisés des Classes I-II), les autres de composition homogène (Classes III-IV). En outre, pour cette même catégorie modeste de complexes, il est intéressant de remarquer la récurrence des distances ou des espacements d'un site à l'autre : à La Joyanca, à Cobá (Kintz 1983) et à Tikal (Becker 2003), dans les complexes de catégories inférieures, les unités d'habitation sont séparées de leur plus proche voisine par 50-70 m. Les distances entre complexes varient de 60 à 200 m à La Joyanca et de 70 à 190 m à Cobá, tandis qu'elles sont supérieures à 75 m à Tikal.

Concernant les relations sociales entre membres des URI, il ne convient plus de s'en tenir aux seuls « liens de parenté », à la fois trop vagues et trop spécifiques en archéologie. Les unités de regroupement identifiées avaient probablement une cohésion sociale mettant en jeu des relations de parenté symboliques et fictives fondées sur la co-résidence, comme l'indiquent l'ethnologie et l'ethnohistoire. Il est possible que diverses activités et pratiques rituelles ou ritualisées aient contribué à cette cohésion et que les membres des URI aient été liés entre eux par les relations qui les unissaient à leurs ancêtres communs, la question de la relation généalogique étant secondaire. Il semble qu'il n'y ait pas lieu de reprendre le modèle qui était, encore très récemment, le plus appliqué aux sociétés mayas classiques, celui des « lignages », alors que celui des « sociétés à maisons »

(Lévi-Strauss 1979), transposé par Gillespie (2000) aux sociétés mayas classiques, présente un double intérêt : d'une part, il inclut la résidence physique et le domaine foncier en tant que biens matériels de la maison ; d'autre part, il donne un certain relief aux stratégies par filiation et par mariage entre maisons, en tant que moyens multiples de recrutement et de reproduction sociale (Lévi-Strauss 2002), ouvrant de meilleures perspectives (que celles du lignage) à l'archéologue pour expliquer la croissance et l'expansion des unités d'habitat et de regroupements au Classique.

La notion de « maison », appliquée aux sociétés mayas classiques, combinerait plusieurs concepts : co-résidence et hiérarchie interne, culte des ancêtres fondateurs et identité sociale partagée, filiation et alliance, subordination du travail et exploitation collective plus ou moins intensive d'un domaine foncier, dont une partie s'inscrirait au sein même de l'établissement. En bref, toutes les données et les interprétations mobilisées dans le cadre de l'étude des URI de La Joyanca trouvent place dans le modèle de la « Maison », à ceci près que le domaine foncier demeure une réalité très difficile à cerner en archéologie : malgré la répétition, d'un site à l'autre, de données qui suggèrent l'existence d'une agriculture intra-résidentielle de type intensif, il n'est pas simple d'en fournir les preuves directes (Lemonnier 2009, pp. 73-83). Par conséquent, la société du Classique récent-terminal de La Joyanca peut être conçue comme une société à Maisons. Assimiler les URI de niveau supérieur à des maisons permet de mieux comprendre l'organisation sociale de La Joyanca, comme dans d'autres sociétés agraires du monde (Kahn et Kirch 2004). Cela permet même d'intégrer les hypothèses formulées au sujet de la formation et de la croissance des URI, tout en justifiant la soudaine dynamique socio-économique et politique qu'a connue La Joyanca au début du Classique récent – dynamique qui refléterait les stratégies développées par ces groupes sociaux à fortes ambitions.

Sur le plan politique, dont il a été fort peu question dans cette étude centrée sur La Joyanca, la coexistence d'URI au sein d'une même cité suppose une organisation particulière, dépendante des modalités d'interactions entre URI, donc en partie du degré d'autonomie de leurs chefs vis-à-vis du système socio-politique global. Pour le Classique récent, il est possible de montrer dans beaucoup de sites mayas que le roi avait autorité sur toute la communauté que la cité représentait. Il n'en reste pas moins que les familles nobles administrant leurs URI de manière interne, ayant de fortes ambitions, devaient jouer directement ou indirectement un rôle politique à l'échelle des cités. Elles devaient donc représenter des factions qui menaçaient le pouvoir en place (voir, pour Copán, Webster *et al.* 2000). Certaines données de La Joyanca ont été interprétées en ce sens (Arnauld *et al.* 2004, chapitre 5 ; Arnauld 2002). À la supériorité relative de l'URI royale (Guacamaya) vis-à-vis de certaines autres proches de la Place Principale, s'ajoutent les conditions d'abandon de l'édifice long de la Place Principale (6E-13). Cet édifice est interprété comme un bâtiment siège du pouvoir politique,

destiné à réunir autour du roi courtisans, conseillers ou guerriers (Arnauld *et al.* 2004, p. 112 ; Michelet et Becquelin 1995 ; Arnauld 2001), c'est-à-dire probablement les chefs des URI de La Joyanca. Or, il a connu une courte durée d'utilisation (environ 100 ans), au cours de laquelle sa pièce unique, avec trône central, a été progressivement divisée en six chambres. On peut interpréter cette division comme reflétant l'existence de factions, correspondant au moins à certains regroupements présents dans l'agglomération depuis fort longtemps. Abandonné vers 850 apr. J.-C., après la destruction du trône et de la voûte, l'édifice a reçu dans la pièce centrale une « sépulture » témoignant de violences fort peu ritualisées. La disparition du système dynastique est datée *grosso modo* de ce moment, autour de 850 apr. J.-C., alors que la zone résidentielle et toutes ses URI furent encore occupées durant quelques générations, ce qui suggère bien la résistance politique des unités de regroupements intermédiaires de la cité. *

* Manuscrit reçu en septembre 2010, accepté pour publication en avril 2011.

NOTES

Cet article est le fruit de ma recherche doctorale (2000-2005), menée dans le cadre du Projet archéologique et géographique « La Joyanca-Petén Nord-Ouest, Guatemala » (1999-2003). Mes plus vifs remerciements s'adressent à ma directrice de thèse, madame Marie-Charlotte Arnauld, ainsi qu'à tous les membres du projet. Je tiens également à remercier les lecteurs anonymes du *Journal de la Société des Américanistes* qui, par leurs commentaires et suggestions, m'ont permis d'améliorer grandement la forme et le fond du travail présenté ici.

1. « *I see no reason why a great ceremonial center like Tikal, along with its supporting district (Bullard 1960), could not have been organized [...] with four major divisions made up of endogamous wards* » [traduction en français de l'auteur dans le texte].

2. « [...] *represent extended family groups exercising political, social, and economic functions in Cobá as corporate households related through kinship or affinity* » [traduction en français de l'auteur dans le texte].

3. « *relatively isolated units with high-status, vaulted architecture probably served intrabarrio religious or political coordinating activities at this level (Folan 1975) with those elite units associated with commoner dwellings* » [traduction en français de l'auteur dans le texte].

4. Des approches récentes, mais totalement distinctes de celles que l'on vient de citer et de l'étude qui a été faite des unités de regroupement intermédiaires de La Joyanca, ouvrent des perspectives nouvelles sur le sujet de l'organisation socio-politique des cités mayas en relation avec leur structuration spatiale. D'un côté, il s'agit d'une large analyse (Bazy 2010) sur un nombre important de sites et sur le rôle structurant qu'ont pu avoir, au sein de ceux-ci, des familles dirigeantes ou qui aspiraient à l'être (qualifiables peut-être de « factions ») et les ensembles résidentiels qu'elles édifièrent. De l'autre (Becquelin et Michelet s. d.), le cas traité ne concerne qu'un seul site (Xcalumkin) et au cours d'une brève période (650-725 apr. J.-C.) : dans cet établissement, ont été repérés des indices forts d'une vraisemblable organisation dualiste, ce qui doit avoir impliqué l'existence, d'une part, de deux moitiés (unités intermédiaires supérieures) et, d'autre part, de possibles subdivisions internes, envisagées par les auteurs de l'étude comme structurées chacune autour d'un possible lignage.

5. « [...] *as [a] cooperative work unit practicing one or more forms of economic specialization* » [traduction en français de l'auteur dans le texte].

6. Le complexe de Classe IIIA situé au sud de la Place Principale a été considéré comme les vestiges du peuplement initial, d'après la localisation des unités d'habitation en bord de plateau, leur morphologie et la forte quantité de structures individuelles. La configuration de l'URI de Pisote, avec des complexes très éloignés du groupe monumental et assez peuplés (3 complexes de Classe IIIB au total), alors que Pisote fut probablement l'un des derniers groupes monumentaux construits, est sans doute imputable à l'absence de prospection dans cette zone.

RÉFÉRENCES CITÉES

ALEXANDER Rani T.

- 2000 « Patrones de asentamiento agregados en el sudoeste de Campeche : una visión desde la Isla Cilvituk », *Mesoamérica*, 39, pp. 359-391.
- 2005 « Isla Cilvituk and the difficulties of Spanish colonization in Southwestern Campeche », in Susan Kepecs et Rani T. Alexander (éd.), *The postclassic to Spanish-era transition in Mesoamerica : archaeological perspectives*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 161-183.

ANNEREAU-FULBERT Marie

- 2003 *Les unités de regroupement intermédiaires dans les sites postclassiques des Hautes Terres mayas : approche ethnoarchéologique*, mémoire, DEA d'archéologie, Université de Paris I, Paris.

ARNAULD Marie-Charlotte

- 1993 « Los territorios políticos de las cuencas de Salamá, Rabinal y Cubulco en el Postclásico », in Alain Breton (éd.), *Representaciones del espacio político en las tierras altas de Guatemala*, CEMCA, coll. « Cuadernos de Estudios Guatemaltecos » 2, Piedra Santa, Guatemala, pp. 43-109.
- 2001 « La "casa" grande : evolución de la arquitectura del poder del Clásico al Postclásico », in Andrés Ciudad R, Josefa Iglesias y Carmen Martínez (éd.), *Reconstruyendo la ciudad maya : el urbanismo en las sociedades antiguas*, Sociedad Española de Estudios Mayas, Madrid, pp. 363-401.
- 2002 « Arquitectura política y residencial en La Joyanca, noroccidente del Petén (Guatemala) », *Mexicon*, 24 (3), pp. 55-62.
- 2008 « Maya urbanization, agrarian cities in a preindustrial world (Urbanización Maya: ciudades agrarias en un mundo pre-industrial) », in Alba Guadalupe Mastache, Robert H. Cobean, Ángel García Cook et Kenneth G. Hirth (éd.), *Urbanism in Mesoamerica. El urbanismo en Mesoamérica*, volume II, INAH, Mexico/Pennsylvania State University, University Park, pp. 1-36.

ARNAULD Marie-Charlotte, Véronique BREUIL-MARTÍNEZ et Erick PONCIANO ALVARADO (éd.)

- 2004 *La Joyanca (La Libertad, Guatemala), antigua ciudad maya del noroeste del Petén*, CEMCA/Asociación Tikal/CIRMA, Guatemala.

ARNAULD Marie-Charlotte et Dominique MICHELET

- 2004 « Nature et dynamique des cités mayas », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59, pp. 73-108.

ARNAULD Marie-Charlotte, Dominique MICHELET, Boris VANNIÈRE, Philippe NONDÉDÉO et Éva LEMONNIER

- s. d. « Houses, emulation and cooperation among the Rio Bec groups », in Marie-Charlotte Arnauld, Linda Manzanilla et Michael E. Smith (éd.), *The neighborhood as an intermediate social unit in Mesoamerican cities*, University of Arizona Press, Tucson [à paraître].

ARREDONDO LEIVA Ernesto

- 2001 « Excavaciones en los cuartos sur de los patios centrales de los grupos Tepescuintle, Venado, Armadillo y Loro Real (Ope 130) », in Véronique Breuil-Martínez, Erick Ponciano et Marie-Charlotte Arnauld (éd.), *Proyecto Petén Noroccidente-La Joyanca, informe n° 3, tercera temporada de campo, 2001*, CEMCA, Guatemala, pp. 140-158.
- 2002 « Grupo Venado : excavaciones y descripción », in Véronique Breuil-Martínez, E. Salvador López et Tristan Saint-Dizier (éd.), *Proyecto Petén Noroccidente-La Joyanca, informe n° 4, cuarta temporada de campo, 2002*, CEMCA, Guatemala, pp. 123-131.

ASHMORE Wendy (éd.)

- 1981a *Lowland Maya settlement patterns*, University of New Mexico Press, Albuquerque.

ASHMORE Wendy

- 1981b « Some issues of method and theory », in Wendy Ashmore (éd.), *Lowland Maya settlement patterns*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 37-69.
- 1988 « Household and community at Classic Quirigua », in Richard R. Wilk et Wendy Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 153-169.

ASHMORE Wendy et Richard R. WILK

- 1988 « Household and Community in the Mesoamerican Past », in Richard R. Wilk et Wendy Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, New Mexico, pp. 1-27.

BAZY Damien

- 2010 *Relation entre place publique et espaces privés dans les cités mayas des basses terres centrales et méridionales du Préclassique au Classique terminal*, thèse de doctorat, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne, Paris.

BECKER Marshall J.

- 2003 « A Classic-period *barrio* producing fine polychrome ceramics at Tikal, Guatemala. Notes on Ancient Maya firing technology », *Ancient Mesoamerica*, 14, pp. 95-112.

BECQUELIN Pierre et Dominique MICHELET

- s. d. « ¿ Una organización dualista en Xcalumkín antes del inicio del estilo Puuc temprano ? », *Mexicon* [à paraître].

BRETON Alain

- 1979 *Les Tzeltal de Bachajón : habitat et organisation sociale*, Société d'Ethnologie, coll. « Recherches Américaines » 3, Nanterre.

BREUIL-MARTÍNEZ Véronique, Laura GÁMEZ et Markus EBERL

- s. d. « La sepultura 23 : notas sobre el Clásico Temprano en La Joyanca, Petén Noroccidente », *Mexicon*.

BREUIL-MARTÍNEZ Véronique, Éva LEMONNIER et Erick PONCIANO

- 2004 « Vivir en La Joyanca », in Véronique Breuil-Martínez, Erick Ponciano et Marie-Charlotte Arnauld (éd.), *Proyecto Petén Noroccidente-La Joyanca, informe n° 3, tercera temporada de campo, 2001*, CEMCA, Guatemala, pp. 73-93.

CHASE Diane Z.

- 1986 « Social and political organization in the land of cacao and honey : correlating the archaeology and ethnohistory of the Postclassic Lowland Maya », in Jeremy A. Sabloff et E. Wyllys Andrews V. (éd.), *Late Lowland Maya civilization : Classic to Postclassic*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 347-377.
- 1992 « Postclassic Maya elites : ethnohistory and archaeology », in Diane Z. Chase et Arlen F. Chase (éd.), *Mesoamerican elites : an archaeological assessment*, University of Oklahoma Press, Norman/London, pp. 118-134.

CLIFF Maynard B.

- 1988 « Domestic architecture and origins of complex society at Cerros », in Richard R. Wilk et Wendy Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 199-226.

COE Michael D.

- 1965 « A model of ancient community structure in the Maya Lowlands », *Southwestern Journal of Anthropology*, 21 (2), pp. 97-114.

CULBERT T. Patrick, Laura KOSAKOWSKI, Robert E. FRY et William A. HAVILAND

- 1990 « The population of Tikal, Guatemala », in Patrick Culbert T. et Don S. Rice (éd.), *Precolumbian population history in the Maya Lowlands*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 103-122.

CULBERT T. Patrick, Laura J. LEVI et Luís CRUZ

- 1990 « Lowland Maya wetland agriculture : the Rio Azul agronomy », in Flora S. Clancy et Peter Harrison (éd.), *Vision and revision in Maya studies*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 115-124.

DAVIS-SALAZAR Karla L.

- 2003 « Late Classic Maya water management and community organization at Copán, Honduras », *Latin American Antiquity*, 14 (3), pp. 275-299.

DRENNAN Robert D.

- 1988 « Household location and compact *versus* dispersed settlement in prehispanic Mesoamerica », in Richard R. Wilk et Wendy Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 273-293.

DUNNING Nicholas P. (éd.)

- 1992 *Lords of the hills : ancient Maya settlement of the Puuc region, Yucatan, Mexico*, Prehistory Press, coll. « Monograph in World Archaeology » 15, Madison.

ESTRADA BELLI Francisco et Gair TOURTELLOT

- 2000 « Nuevas vistas sobre La Milpa, Belice : un acercamiento GIS », in Juan Pedro Laporte, Héctor L. Escobedo, Ana C. de Suasnavar et Bárbara Arroyo (éd.), *XIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala 1999*, Museo Nacional de Arqueología y Etnología/Ministerio de Cultura y Deportes/Instituto de Antropología e Historia/Asociación Tikal, Guatemala, pp. 337-353.

FARRISS Nancy M.

- 1984 *Maya society under colonial rule. The collective enterprise of survival*, Princeton University Press, Princeton.

FASH William L.

- 1983 « Deducting social organization from Classic Maya settlement patterns : a case study from the Copán Valley », in Richard Leventhal et Alan Kolata (éd.), *Civilization in the Ancient Americas : essays in honor of Gordon R. Willey*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 261-288.
- 2005 « Toward a social history of the Copán Valley », in Wyllys Andrews E. et William L. Fash (éd.), *Copán : the history of an ancient Maya kingdom*, School of American Research Press, Santa Fe/James Currey, Oxford, pp. 70-99.

FAUVET-BERTHELOT Marie-France

- 1986 *Ethnopréhistoire de la maison maya*, CEMCA, coll. « Études mésoaméricaines » I-13, Mexico.

FEINMAN Gary M. et Linda M. NICHOLAS

- s. d. « Compact versus dispersed settlement in Prehispanic Mesoamerica : the role of neighborhood organization and collective action », in Marie-Charlotte Arnould, Linda Manzanilla et Michael E. Smith (éd.), *The neighborhood as an intermediate social unit in Mesoamerican cities*, University of Arizona Press, Tucson [à paraître].

FLANNERY Kent V.

- 1976 *The early Mesoamerican village*, Academic Press, coll. « Studies in Archaeology », New York.

FOLAN William J., Laraine A. FLETCHER et Ellen R. KINTZ

- 1979 « Fruit, fiber, bark, and resin. Social organization of a Maya urban center : Coba, Quintana Roo, Mexico », *Science*, 204, pp. 697-701.

FOLAN William J., Armando ANAYA HERNANDEZ, Ellen R. KINTZ, Laraine A. FLETCHER, Raymundo GONZALEZ HEREDIA, Jacinto MAY HAU et Nicolas CAAMAL CANCHE

- 2009 « Cobá, Quintana Roo, Mexico : a recent analysis of the social, economic and political organization of a major Maya urban center », *Ancient Mesoamerica*, 20 (1), pp. 59-70.

FORNÉ Mélanie

- 2005 *La chronologie céramique de La Joyanca, Nord-Ouest du Petén, Guatemala*, thèse de doctorat, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, Paris.
- 2006 *La cronología cerámica de La Joyanca, Noroeste del Petén, Guatemala*, British Archaeological Reports International, series 1572, coll. « Monographs in American Archaeology » 17, Oxford.

GALOP Didier, Éva LEMONNIER, Jean-Michel CAROZZA et Jean-Paul MÉTAILIÉ

- 2004 « Bosques, milpas, casa y aguadas de antaño », in Marie-Charlotte Arnauld, Véronique Breuil-Martínez et Erick Ponciano Alvarado (éd.), *La Joyanca (La Libertad, Guatemala), antigua ciudad maya del noroeste del Petén*, CEMCA/Asociación Tikal/CIRMA, Guatemala, pp. 55-71.

GÁMEZ Laura

- 2003 *Áreas ceremoniales en conjuntos residenciales del area maya : el Grupo Guacamaya del sitio arqueológico La Joyanca, Petén*, tesis de Licenciatura, USAC, Ciudad de Guatemala, Guatemala.
- 2004 « El sector ritual del Grupo residencial Guacamaya, La Joyanca », in Juan Pedro Laporte, Bárbara Arroyo, Héctor Escobedo et Héctor E. Mejía (éd.), *XVII Simposio de investigaciones arqueológicas en Guatemala 2003*, Museo Nacional de Arqueología y Etnología/Ministerio de Cultura y Deportes/Instituto de Antropología e Historia/Asociación Tikal, Guatemala, pp. 539-549.

GILLESPIE Susan D.

- 2000 « Rethinking ancient Maya social organization : replacing “lineage” with “house” », *American Anthropologist*, 102 (3), pp. 467-484.

HAMMOND Norman

- 1975 *Lubaantun : a Classic Maya realm*, Harvard University, coll. « Peabody Museum Monographs » 2, Cambridge.

HAVILAND William A.

- 1968 *Ancient Maya Lowland social organization*, Tulane University, Middle American Research Institute, coll. « Publication » 26 (5), La Nouvelle-Orléans.
- 1981 « Dower houses and minor centers at Tikal, Guatemala : an investigation into the identification of valid units in settlement hierarchies », in Wendy Ashmore (éd.), *Lowland Maya settlement patterns*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 89-117.

HAYDEN Brian et Aubrey CANNON

- 1982 « The Corporate Group as an Archaeological Unit », *Journal of Anthropological Archaeology*, 1 (2), pp. 132-158.

HENDON Julia A.

- 1991 « Status and power in Classic Maya society », *American Anthropologist*, 93 (4), pp. 894-918.

HILL Robert M. II et John MONAGHAN

- 1987 *Continuities in Highland Maya social organization : ethnohistory in Sacapulas, Guatemala*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia.

HUTSON Scott R., Aline MAGNONI et Travis W. STANTON

- 2004 « House rules ? The practice of social organization in Classic-Period Chunchucmil, Yucatan, Mexico », *Ancient Mesoamerica*, 15 (1), pp. 75-92.

JOHNSTON Kevin

- 1993 « El Maya oculto : implicaciones ecológicas de estructuras habitacionales sin montículos en Itzán, Petén », in Juan Pedro Laporte, Héctor L. Escobedo et Sandra Villagrán de Brady (éd.), *VI Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala 1992*, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Ministerio de Cultura y Deportes/Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal/Guatemala, pp. 209-218.

KAHN Jennifer G. et Patrick V. KIRCH

- 2004 « Ethnographie préhistorique d'une "société à maisons" dans la vallée d'Opunohu (Mo'orea, Îles de la société) », *Journal de la Société des Océanistes*, 119 (2), pp. 229-256.

KILLION Thomas W., Jeremy A. SABLOFF, Gair TOURTELLOT et Nicholas P. DUNNING

- 1989 « Intensive surface collection of residential clusters at Terminal Classic Sayil, Yucatan, Mexico », *Journal of Field Archaeology*, 16 (3), pp. 273-294.

KINTZ Ellen Rose

- 1978 *The social organization of a Classic Maya city : Cobá, Quintana Roo, México*, Ph.D dissertation, department of Anthropology, State University of New York, Stony Brook [publié en 1982 par University Microfilms International, Ann Arbor/Londres].
- 1981 « Weather, water and wealth : a preliminary study of kitchen gardens, Cobá, Quintana Roo, Mexico », paper presented at the *Northeastern Anthropological Association 21st Annual Meeting*, Saratoga Springs, New York, March 25-29.
- 1983 « Neighborhoods and wards in a Classic Maya metropolis », in William J. Folan, Ellen R. Kintz et Laraine A. Fletcher (éd.), *Cobá : a Classic Maya metropolis*, Academic Press, New York, pp. 179-190.

KURJACK Edward B.

- 1974 *Prehistoric lowland Maya community and social organization : a case study at Dzibilchaltun, Yucatan, Mexico*, Middle American Research Institute, Tulane University, coll. « Publication » 38, La Nouvelle-Orléans.

LE GUEN Olivier

- 2003 « Quand les morts reviennent... Réflexions sur l'ancestralité chez les Mayas des Basses Terres », *Journal de la Société des Américanistes*, 89 (2), pp. 171-205.

LEMONNIER Éva

- 2006 *La structure de l'habitat du site maya classique de La Joyanca (Petén Nord-Ouest, Guatemala) dans son environnement local*, thèse de doctorat, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne, Paris.
- 2009 *La structure de l'habitat du site maya classique de La Joyanca (Petén Nord-Ouest, Guatemala) dans son environnement local*, British Archaeological

- Reports, International Series, coll. « Paris Monographs in American Archaeology » 23, Oxford.
- s. d. a « Neighborhoods in Classic lowland Maya societies : their identification and definition from the case of La Joyanca (Guatemala) », in Marie-Charlotte Arnauld, Linda Manzanilla et Michael E. Smith (éd.), *The neighborhood as an intermediate social unit in Mesoamerican cities*, University of Arizona Press, Tucson [à paraître].
- s. d. b « La Joyanca, Petén Noroeste, Guatemala : un caso de segmentación interna y su interpretación política », in Gerardo Gutiérrez, Annick Daneels et Kenneth Hirth (éd.), *Sistemas políticos segmentarios y gobiernos oligárquicos : estudios comparativos desde la arqueología, etnografía e historia*, CIESAS, Mexico.
- LEMONNIER Éva et Marie-Charlotte ARNAULD
2008 « Sistemas clásicos de asentamientos jerarquizados en La Joyanca, Guatemala, y Río Bec, México », in Juan Pedro Laporte, Bárbara Arroyo et Héctor E. Mejía (éd.), *XXI Simposio de investigaciones arqueológicas en Guatemala*, 23 a 27 de julio 2007, Guatemala, Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala, pp. 235-252.
- LEMONNIER Éva et Dominique MICHELET
2004 « Reconocimiento y levantamiento topográfico del centro y de los espacios residenciales de La Joyanca, Petén Noroccidente : dos acercamientos y sus resultados preliminares », in Juan Pedro Laporte, Bárbara Arroyo, Héctor Escobedo et Héctor E. Mejía (éd.), *XVII Simposio de investigaciones arqueológicas en Guatemala 2003*, Museo Nacional de Arqueología y Etnología/Ministerio de Cultura y Deportes/Instituto de Antropología e Historia/Asociación Tikal, Guatemala, pp. 33-46.
- LEMONNIER Éva et Boris VANNIÈRE
2007 « Medioambiente y territorios agrarios en la zona nuclear del sitio de Río Bec », *VII Congreso Internacional de los Mayanistas*, Mérida, Yucatán (8-14 juillet 2007) [communication].
- s. d. « Agrarian features, farmsteads and homesteads in the Río Bec nuclear zone », *Ancient Mesoamerica* [à paraître].
- LÉVI-STRAUSS Claude
1979 *La voie des Masques*, Plon, Paris [voir notamment « L'organisation sociale des Kwakiutl » pp. 164-192].
- 2002 « La maison », in Pierre Bonte et Michel Izard (éd.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, PUF, Paris [1991].
- MCANANY Patricia A. (éd.)
1995 *Living with the ancestors : kinship and kingship in ancient Maya society*, University of Texas Press, Austin.
- MANAHAN T. Kam
2004 « The ways things fall apart : social organization and the Classic Maya collapse of Copan », *Ancient Mesoamerica*, 15 (1), pp. 107-127.

MANZANILLA Linda (éd.)

- 1986 *Unidades habitacionales mesoamericanas y sus áreas de actividad*, UNAM/ Instituto de Investigaciones Antropológicas, coll. « Serie Antropológica » 76, Mexico.

MARCUS Joyce

- 1983 « Lowland Maya archaeology at the crossroads », *American Antiquity*, 48 (3), pp. 454-488.
 2004 « Maya commoners : the stereotype and the reality », in Jon C. Lohse et Fred Valdez Jr. (éd.), *Ancient Maya commoners*, University of Texas Press, Austin, pp. 255-283.

MARTIN Simon

- 2000 « Court and realm: architectural signatures in the Classic Maya Southern Lowlands », in Takeshi Inomata et Stephen D. Houston (éd.), *Royal courts of the Ancient Maya*, Westview Press, Boulder/Oxford, pp. 168-194.

MATHEWS Jennifer P. et James F. GARBER

- 2004 « Models of cosmic order : physical expression of sacred space among the ancient Maya », *Ancient Mesoamerica*, 15 (1), pp. 49-59.

MÉTAILLIÉ Jean-Paul, Didier GALOP, Jean-Michel CAROZZA, Gilles SELLERON, Rachel EFFANTIN, Boris VANNIÈRE, Gilles BOSSUET et Mario VÉLIZ PERÉZ

- 2003 « Dynamiques et ruptures dans l'histoire des Basses Terres mayas. Questions et méthodes à partir du programme "La Joyanca" (Nord-Ouest du Petén, Guatemala) », in Tatiana Muxart, Franck-Dominique Vivien, Bruno Villalba et Joëlle Burnouf (éd.), *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*, Elsevier, coll. « Environmental », Paris, pp. 139-149.

MICHELET Dominique et Pierre BECQUELIN

- 1995 « Elementos políticos y religiosos de un sector de la región Puuc, su identificación e interpretación », in Carmen Varela Torrecilla, Juan Luis Bonnor Villarejo et María Yolanda Fernández Marquín (éd.), *Religión y sociedad en el área maya*, Sociedad Española de Estudios Mayas, Mesa Redonda, Madrid, pp. 109-134.

MULHARE Eileen M.

- 1996 « Barrio matters : towards an ethnology of Mesoamerican customary social units », *Ethnology*, 35 (2), pp. 93-106.

NETTING Robert McC, Richard R. WILK et Eric J. ARNOULD

- 1984 *Households : comparative and historical studies of the domestic group*, University of California Press, Berkeley.

NONDÉDÉO Philippe, Marie-Charlotte ARNAULD et Dominique MICHELET

- s. d. « Rio Bec settlement pattern and local socio-political organization », *Ancient Mesoamerica* [à paraître].

OKOSHI Tsubasa

- s. d. Ch'ibal y Cuuchcabal : *una consideración sobre su función en la organización política de los mayas yucatecos del Posclásico*, Centro de Estudios Mayas/

Instituto de Investigaciones Filológicas/Universidad Nacional Autónoma de México, Mexico.

PETERSON Christian E. et Robert D. DRENNAN

- 2005 « Communities, settlements, sites, and surveys : regional-scale analysis of prehistoric human interaction », *American Antiquity*, 70 (1), pp. 5-30.

RESTALL Matthew

- 1997 *The Maya world : Yucatec culture and society, 1550-1850*, Stanford University Press, Stanford.

RICE Don S.

- 1988 « Classic to Postclassic Maya household transitions in the central Peten, Guatemala », in Richard R. Wilk et Wendy Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 227-247.

ROBIN Cynthia

- 2002 « Outside of houses : the practices of everyday life at Chan Nôohol, Belize », *Journal of Social Archaeology*, 2, pp. 245-268.
2003 « New directions in Classic Maya household archaeology », *Journal of Archaeological Research*, 11 (4), pp. 307-356.

ROYS Ralph L.

- 1943 *The Indian Background of Colonial Yucatan*, Carnegie Institution of Washington, coll. « Publication » 548, Washington.

SABLOFF Jeremy A. et E. Wyllys ANDREWS V. (éd.)

- 1986 *Late lowland Maya civilization : Classic to Postclassic*, University of New Mexico Press, Albuquerque.

SANDERS William T.

- 1989 « Household, lineage, and state at eighth-century Copan, Honduras », in David Webster (éd.), *The house of the Bacabs, Copan, Honduras*, Dumbarton Oaks, coll. « Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology » 29, Washington, DC, pp. 89-105.

SCARBOROUGH Vernon L.

- 1996 « Reservoirs and watersheds in the central Maya lowlands », in Scott L. Fedick (éd.), *The managed mosaic : ancient Maya agriculture and resource use*, University of Utah Press, Salt Lake City, pp. 304-314.

SHARER Robert J.

- 1998 *La civilización maya*, Fondo de Cultura Económica, Mexico.

SMYTH Michael P., Christopher D. DORE et Nicholas P. DUNNING

- 1995 « Interpreting prehistoric settlement patterns : lessons from the Maya center of Sayil, Yucatán », *Journal of Field Archaeology*, 22 (3), pp. 321-347.

TOURTELLOT Gair III

- 1970 « The peripheries of Seibal : an interim report », in William R. Bullard (éd.), *Monographs and papers in Maya archaeology*, Harvard University, coll. « Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology » 61, Cambridge, pp. 403-416.

- 1983 « An assessment of Classic Maya household composition », in Evon Z. Vogt et Richard M. Leventhal (éd.), *Prehistoric settlement patterns : essays in honor of Gordon R. Willey*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 35-54.
- 1988 *Excavations at Seibal, department of Petén, Guatemala. Peripheral survey and excavation*, Harvard University, coll. « Memoirs of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology » 16, Cambridge.
- TOZZER Alfredo M.
- 1941 *Landa's Relacion de las Cosas de Yucatan : a translation*, Harvard University, coll. « Memoirs of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology » 18, Cambridge.
- VANNIÈRE Boris, Éva LEMONNIER, Georges MARCHAND, Christine HEINZ, Laure SALIGNY et Agnès STOCK
- 2006 « Operación VIII : relaciones hombre/medio ambiente », in Dominique Michelet et Marie-Charlotte Arnauld (éd.), *Proyecto Río Bec, Informe 4, Cuarta temporada de campo, 2006*, Archivos INAH, Mexico.
- VLCEK David T., Sylvia GARZA DE GONZÁLEZ et Edward B. KURJACK
- 1978 « Contemporary farming and ancient Maya settlements : some disconcerting evidence », in Peter D. Harrison et Bill L. Turner II (éd.), *Pre-hispanic Maya agriculture*, University of New Mexico press, Albuquerque, pp. 211-223.
- VOGT Evon Z.
- 1964 « Some implications of Zinacantan social structure for the study of the ancient Maya », *XXXV Congreso Internacional de Americanistas*, Mexico, pp. 307-319.
- 1969 *Zinacantan : a Maya community in the highlands of Chiapas*, Harvard University/Belknap Press, Cambridge.
- VOGT Evon Z. et Richard M. LEVENTHAL (éd.)
- 1983 *Prehistoric settlement patterns : essays in honor of Gordon R. Willey*, University of New Mexico Press, Albuquerque.
- WEBSTER David L.
- 2005 « Political ecology, political economy, and the culture history of resource management at Copán », in Andrew E. Wyllys et William L. Fash (éd.), *Copán : The history of an ancient Maya kingdom*, School of American Research Press, James Currey, Santa Fe/Oxford, pp. 33-72.
- WEBSTER David L. et AnnCorrine FRETER
- 1990 « The demography of late Classic Copan », in Patrick Culbert T. et Don S. Rice (éd.), *Precolumbian population history in the Maya lowlands*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 37-62.
- WEBSTER David L., AnnCorrine FRETER et Nancy GONLIN
- 2000 *Copán, the rise and fall of an ancient Maya kingdom*, Jeffrey Quilter, coll. « Case Studies in Archaeology Series », Wadsworth/Thomson Learning, Belmont.

WILK Richard R. (éd.)

- 1991 *Household ecology, economic change and domestic life among the Kechi Maya in Belize*, University of Arizona Press, Tucson.

WILK Richard R. et Wendy ASHMORE (éd.)

- 1988 *Household and community in the Mesoamerican past*, University of New Mexico Press, Albuquerque.

WILK Richard R. et William L. RATHJE (éd.)

- 1982 « Archaeology of the household : building a prehistory of domestic life », *American Behavioral Scientist*, 25 (2), pp. 611-724.

WILLEY Gordon R.

- 1981 « Maya lowland settlement patterns: a summary review », in Wendy Ashmore (éd.), *Lowland Maya settlement patterns*, University of New Mexico Press, Albuquerque, pp. 385-415.

WINTER Marcus C.

- 1986 « Unidades habitacionales prehispánicas en Oaxaca », in Linda Manzanilla (éd.), *Unidades habitacionales mesoamericanas y sus áreas de actividad*, UNAM/Instituto de Investigaciones Antropológicas, coll. « Serie Antropológica » 76, Mexico, pp. 325-374.